4e Année Nº 139 Le Nº 0$50 Jeudi 29 Avril 1943

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



CAMBODGE. — *Musiciens Khmers.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



Tr. TANLOC

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

4e Année - N° 139 — HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ — 29 avril 1943

Direction : ASSOCIATION ALEXANDRE DE RHODES
DIRECTION-ADMINISTRATION : 6, boulevard Pierre-Pasquier — Hanoi — Téléphone 628
Toute la correspondance, les mandats doivent être adressés à la Revue *Indochine*, 6, avenue P.-Pasquier, Hanoi

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 18 $ 00 — Six mois 10 $ 00 — Le numéro 0 $ 50
ETRANGER ..... Un an 27 $ 00 — Six mois 15 $ 00 — Le numéro 0 $ 70

SOMMAIRE

	Pages
Pour mieux comprendre la Révolution Nationale. — La Région	1
Le Chol Chnam ou Jour de l'An Khmer, par Huy Kanthoul	3
Le grand serpent de mer, par Jacques Montcone	7
Souvenirs d'un vieil annamitisant (suite), par L. Cadière, des Missions Etrangères de Paris	11
L'effort français en Indochine. — La Société des Anciens Etablissements Eiffel. Son œuvre en Indochine, par X...	I à V
Perspectives et visages de Trung-khanh-phu (province de Cao-bang)	VI et VII
En longeant les côtes du Phu-yên de Cu-mong au Varella, par Jean Lamarche	VIII à XI
L'Amiral et Mme Decoux visitent l'agglomération du Banc de sable, à Hanoi	XII
Deux nouveaux timbres indochinois	XII
Le rôle social de l'Ecole en Cochinchine, par M. Taboulet	14
Lettre du Tonkin	16
La Semaine dans le Monde	18
Revue de la Presse Indochinoise	19
La Vie Indochinoise	20
Courrier de nos lecteurs	22
Mots croisés n° 109	23
Solution des mots croisés n° 108	23

POUR MIEUX COMPRENDRE LA RÉVOLUTION NATIONALE

LA RÉGION

"INTÉGRÉ à la famille, à la profession, l'homme, en régime corporatif, doit l'être à la région naturelle.

Il ne s'agit pas, en effet, de transformer le monde réel selon les verdicts d'un système, de nier les parentés, les affinités, les relations, mais littéralement de les organiser, de mettre de l'ordre entre elles, de leur permettre coexistence et collaboration.

Les hommes se connaissent dans le milieu corporatif, ils se connaissent également, dans leur milieu régional.

Une société mise au service des personnes ne travaille pas à diviser mais à unir. Or, pour unir, il faut savoir distinguer et différencier.

Ce n'est certes point professer un « racisme » que de reconnaître les liens profonds, les intérêts matériels et spirituels, les biens communs, les penchants et les hérédités semblables qui attachent les uns aux autres les membres d'une commune, d'une région.

Comme la démocratie, le capitalisme libéral, le marxisme sont centralisateurs. On « centralise », en effet, des individus, on ne « centra-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lise » pas des personnes sans les mutiler.

Affirmer le rôle nécessaire d'un régionalisme naturel, dans le domaine économique et social, ce n'est donc point créer une idéologie, mais se conformer au réel.

Le régionalisme est l'expression d'une fidélité spontanée. Il est essentiellement un réalisme.

On sait que M. Gide, narguant dans « Prétextes », la réalité régionale posait à Barrès cette question : « Où voulez-vous que je m'enracine ? »

Voilà bien une question de sophiste ! En effet, même né de parents, les uns provençaux, les autres normands, un Français a toujours une « région » d'habitation, d'intérêt, d'élection... Le véritable régionalisme — celui qui doit trouver sa place dans l'organisation sociale — ne procède point seulement de la terre et des morts mais du présent et des vivants.

L'un des reproches essentiels adressés au suffrage démocratique est son caractère incompétent, donc abstrait. Le contrôle des membres d'une corporation les uns sur les autres, serait également vain et abstrait s'il n'était un contrôle compétent.

Or, la région, par les intérêts qu'elle unit, les connaissances qu'elle procure, les relations qu'elle permet, assure au contrôle — déjà compétent parce que professionnel — une compétence supplémentaire et indispensable.

En se situant dans le « cadre régional », le régime corporatif reste fidèle à ses principes réalistes et personnalistes. Il met tous les « groupes », tous les êtres de « relation » au service de cet être vivant qui les fonde et qui les compose : l'homme, la personne » (1).

Dès sa prise de pouvoir, le Maréchal a précisé que « les familles, les communes, les métiers, *les provinces*, seront les piliers de la Constitution ».

Dans la plupart de ses messages, il a rappelé l'importance de la région, en l'espèce les vieilles provinces françaises telles que la géographie et l'histoire les ont formées au cours des siècles, dans l'ordre nouveau :

« La partie essentielle de la Nouvelle Constitution est la restauration de la vie locale. L'œuvre comportera un jeu plus libre et plus souple de nos institutions dans le cadre provincial rénové... »

« Des gouverneurs seront placés à la tête des grandes provinces françaises. Ainsi l'administration sera à la fois concentrée et décentralisée... »

« L'organisation de la province est nécessaire pour articuler de façon rationnelle les rouages de la machine administrative alourdie. La province, demain, devra être organisée, de façon à se suffire à elle-même, à produire toutes les ressources indispensables à la population... »

« Vous devrez rechercher les moyens propres à faire de la province un centre de coordination, d'information et d'action, en vue de renforcer l'autorité de l'Etat, d'accélérer la décision et de susciter dans tous les domaines le renouveau de la vie régionale... »

Enfin signalons que la région constitue, aux termes de la Charte du Travail, le second échelon dans le fonctionnement des syndicats et des comités sociaux.

INDOCHINE.

(1) Thierry MAULNIER, Robert FRANCIS, J.-P. MAXENCE, 1934.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Le Chol Chnam ou Jour de l'An Khmer

par HUY KANTHOUL

LES peuples indochinois de civilisation indienne, à la différence de ceux de civilisation chinoise et confucéenne, fêtent leur jour de l'an en avril. L'origine de cette fête se perd dans la nuit des temps ; mais on peut dire avec certitude que, pour les Khmers tout au moins, l'habitude de célébrer le jour de l'an en avril remonte à une époque relativement récente.

Il est curieux de constater que le Nouvel An cambodgien correspond toujours au 13 avril. Cette coïncidence voulue des astrologues khmers a pour but de fixer le jour de l'an à une date immuable du calendrier grégorien et de prévenir un décalage trop grand entre l'année solaire des Européens et l'année lunaire des Asiatiques qui compte une dizaine de jours de moins que la première. Ainsi donc, l'année khmère bien que lunaire, compte en principe 365 ou 366 jours comme l'année française. Pour arriver à maintenir dans l'année un nombre de jours toujours uniforme, nos astrologues font commencer leur année soit au mois de Chetr, soit au mois de Pisak (mars et avril) quitte à faire ajouter, comme le font les Chinois, pour supprimer le décalage qui s'accentue d'année en année, un troisième mois à leurs années bissextiles qui reviennent tous les trois ans. Cependant, chez nous, le mois de Chetr est considéré comme le premier mois de l'année.

Adhémard Leclère a essayé de traduire l'almanach officiel cambodgien de 1910, rédigé par les « Horas » (astrologues) de la Cour. Cette traduction est encore valable car les termes des almanachs khmers sont toujours les mêmes, sauf pour les noms des années et leurs millésimes qui sont toujours au nombre de trois à savoir : le Puth Sakarach ou ère de Bouddha, qui a commencé le jour où Bouddha est entré au Nirvana ; la Maha Sakarach, ou Grande ère, et le Chol Sakarach, ou Petite ère, qui marquent toutes les deux le début d'événements importants dans l'histoire du royaume.

La nouvelle année cambodgienne qui a commencé le 13 avril 1943 a pour millésimes 2486, 1865 et 1305. Dans la pratique, c'est l'ère du Bouddha qui est la plus employée, pour ne pas dire la seule employée. La nouvelle année a pour emblème la Chèvre, qui a pris la place du Cheval, patron de l'année 2485. L'almanach l'annonce par ces termes :

« Maintenant le premier jour du calendrier arrive un mardi, neuvième jour de la lune croissante du mois de Chetr, et l'année commence à 23 h. 36'. Cela correspond au treizième jour d'avril 1943. Alors l'éminent, l'excellent et pur roi Soleil sortira du signe des Poissons pour entrer dans le premier signe et marchera dans la route du milieu qui est dite route du Taureau. Alors paraîtra un fils de Dieu, personne sainte qui habite le paradis des quatre grands rajas. Son saint nom est Réakabàs-Téréa. Il sera vêtu de noir, orné de pierres précieuses, de fleurs de lotus qu'il portera derrière l'oreille ; il mangera du sang. De sa main droite il tiendra l'arc et de sa main gauche le trident. Il montera sur le Cochon et sera le Chef de la route. Il entraînera toute

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la multitude des dieux du ciel qui sont cent mille fois dix millions, tous spendidement vêtus, le corps oint de parfums, d'onguents, parés, ornés, purifiés, jolis, tous divers. Puis, ils voleront derrière lui vers une zone où se trouve la caverne de cristal dont le nom est Dhamma-Khantolinadi, sur le mont Kaïlassa, dans le pays de la paisible forêt d'Himalaya, jusqu'à l'endroit où se trouve conservée la sainte tête de Kapila le Maha Brahma, déposée sur un plateau d'or. Ils la sortiront et l'escorteront en tournant à droite autour du mont Suméru roi, en imitation du Préah Atitya (le Soleil) — qui parcourt la route entière en soixante néati (ou heures de vingt-quatre minutes) autour de Chakralavala — et finalement rentreront dans la caverne, rapporteront la Tête et la déposeront où elle était antérieurement.

» Alors, tous ensemble, les dieux nombreux du ciel, s'incitant les uns les autres, iront se baigner dans le bassin Anotta (l'un des sept grands lacs de l'Himalaya), où se trouvent sept berges et d'où échappe d'une pierre de cristal, qui est une bouche du Taureau royal, une eau fraîche, délicieuse, agréable au cœur.

» Puis Vissakarma, fils de dieu (l'architecte du paradis d'Indra), édifiera le hangar dit Dhamma-Subhâga Sala (salle de la Loi agréable) et l'offrira à la multitude des dieux du ciel qui sont cent mille fois dix millions. Ils y pénétront tous sans exception et entreprendront d'observer les préceptes afin d'être heureux, sans péchés, prospères, et d'atteindre la vieillesse.

» Dans cette nouvelle année où nous entrons, que tout le monde soit heureux. »

Ouvrons ici une parenthèse et cherchons à savoir qui est ce Kapila le Maha Brahma. D'après les textes sacrés brahmano-bouddhiques, ce Kapila était une divinité très puissante vivant au paradis de Brahma. Un jour, voulant éprouver l'intelligence du Bothisatva, c est-à-dire du Bouddha dans une de ces incarnations antérieures, il lui donna à deviner une énigme et lui accorda pour cela sept jours et sept nuits. Cette énigme qui rappelle quelque peu celle que posait le Sphinx à Œdipe, put être devinée vers le sixième jour par le Bodhisatva, grâce à l'aide indirecte d'un aigle. Pour se punir, Kapila se trancha la tête et la plaça sur une coupe en or qu'il faisait porter par ses filles sur le mont Kaïlassa (l'un des sommets de l'Himalaya). C'est à partir de ce moment, d'après les textes, que tous les 365 jours, les filles de Kapila, accompagnée d'une multitude de Tévadas, se rendent en grande pompe sur le mont Kaïlassa. Là, elles sortent la tête paternelle de la caverne de cristal et l'escortent autour du Mont Méru. Le jour de l'an cambodgien, ont décidé les astrologues khmers, coïncide avec cette sortie des Tevadas et leur pieux pèlerinage au mont Kaïlassa.

L'almanach cambodgien donne en outre les prévisions pour les récoltes, la quantité de pluies que les dragons déverseront sur le pays, sur l'océan, etc...

Pendant que dans les sphères célestes, les Tévadas accompliront avec célérité l'acte de piété filiale que nous venons de rapporter, sur terre d'autres rites non moins solennels seront accomplis par les humains.

Le jour de l'An sera une occasion de purification, de mortification aussi. Le Nouvel Ange tutélaire devra être reçu avec pompe. Pendant les trois jours que durera la fête, « que chacun balaye, dit encore l'almanach, nettoie l'enclos de son habitation, la maison et tous les endroits habités, et que, pendant les heures de la nuit, on prépare, dispose, allume les lampes, le luminaire, le cierge, les bâtonnets odoriférants, les fleurs, les guirlandes pour le sacrifice, la salutation et la réception des nouveaux Tévadas.

» Pendant les trois premiers jours de l'année nouvelle, que le mari ne connaisse pas son épouse. Pendant ces mêmes jours, ou mieux, pendant les sept premiers jours de l'année nouvelle, qu'on ne tue ni les animaux qui sont sur terre, ni ceux qui volent dans les airs, ni ceux qui nagent dans les eaux ; qu'on ne vende, qu'on n'achète aucune chose, qu'on ne conclue aucune affaire. Que nul ne dispute, ne batte, n'injurie, ne maudisse un être quelconque ; que nul ne mente, ne médise ni ne commande durement, ne soit sévère avec ses subordonnés que chacun soit tout à ses devoirs religieux, car il est convenable que les sept jours de l'année, au moins les trois, soient entièrement purs, parce qu'une année bien commencée s'écoule et finit bien. »

La fête de Chol Chnam est avant tout une fête religieuse. Dans tous les monastères du royaume, bonzes et fidèles se mettent en devoir de nettoyer les temples, la sala, remettent à neuf les statues de Bouddha, ornent les portails de guirlandes, de fleurs ou de feuilles de cocotiers. Des monticules de sable sont élevés sur un emplacement entouré d'une palissade légère faite de lamelles de bambous. A. Leclère, qui a séjourné au Cambodge pendant vingt-cinq ans, nous a laissé le récit coloré d'une cérémonie de « Poun-Phnôm » à laquelle il avait assisté à une époque où elle gardait encore tout son pittoresque.

« Les fidèles accourent ; les femmes avec des paniers légers qu'elles portent gracieusement sur la hanche, les hommes avec des langes portés en écharpe formant sac, et, au bas de la berge, malgré le soleil qui brûle, malgré la sueur qui coule sur leurs corps, ils vont

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

prendre du sable afin d'augmenter d'une poignée les petits monticules formés la veille. Ils remontent, leur fardeau au flanc, et, pendant que, dans le ciel, autour du mont Méru, la multitude des divinités entraînées par un fils de Dieu, déambulent en un immense cortège, eux, sur la terre, autour du temple de Bouddha, déambulent lentement, isolément, l'épaule droite du côté du lieu sacré, afin d'imiter la marche du soleil autour du monde et celle des divinités dans le ciel. Ils vont, et, auprès de chaque monticule, ils s'arrêtent pour jeter une poignée de sable, afin d'honorer les divinités qui habitent les monts dont les monticules sont l'image, et paraissent alléger leur âme des péchés qui s'y sont amassés comme ils allègent leur fardeau des poignées de sable qu'ils jettent sur les tas sacrés. Cette circumambulation d'hommes, de femmes, de jeunes hommes et de jeunes filles, d'enfants, tous vêtus de leurs plus beaux vêtements de soie, sous le grand soleil qui chatoie sous les épaisses branchées dont l'enclos religieux est couvert, grave, silencieux, est curieuse, touchante et suggestive. Le « pradakshina » terminé, chacun pénètre au temple, s'agenouille ou s'assied et salue la statue du Maître, les mains jointes et portées au-dessus de la tête inclinée, en disant la formule rituelle de la salutation au Bouddha. »

Pendant toute la nuit, la cour de la pagode est égayée par les rires des fidèles et par les cris des enfants et des jeunes gens qui se livrent à des jeux traditionnels. C'est en veillant de cette façon qu'on prétend garder les monticules sacrés et éloigner les esprits malfaisants qui pourraient être tentés de pénétrer dans l'enclos. C'est de cette façon aussi qu'on empêche les animaux domestiques d'y entrer, qui pourraient, en s'y promenant, détériorer les précieux phnôms.

Tout cela se passe le deuxième jour. Le troisième et dernier jour revêt un éclat tout particulier. A la pagode, les fidèles offrent un repas aux bonzes. Ils y arrivent de bonne heure, apportant des mets et des gâteaux de toutes sortes. Les femmes, l'écharpe nouée autour de la taille, portant des vêtements de couleurs vives, se prosternent devant les saintes statues. Pendant que les bonzes psalmodient des prières en pâli, les fidèles mettent des cuillerées de riz dans les sébiles placées en rangs devant les religieux. C'est la cérémonie de « râp batt ».

L'après-midi, les fidèles se pressent dans la sala pour écouter le « tesna » (prêche) prononcé le plus souvent par le chef du monastère. Puis, après le prêche, on se met en devoir de laver les statues de Bouddha avec de l'eau parfumée au santal ; le temple ruisselle et une odeur agréable envahit le temple.

Après le bain sacré des statues, c'est le tour des religieux de recevoir les honneurs. Sur des nattes posées à même la terre sous un banian séculaire, ils s'asseyent en file, le plus ancien en tête. Les fidèles déversent alors sur eux, après les prières d'usage, de l'eau parfumée contenue dans de grandes jarres.

Dans les familles se déroule une cérémonie analogue. Après avoir présenté leurs vœux de bonne année à leurs parents, à leurs grands-parents, les enfants bien élevés les baignent afin de marquer leur soumission et leur reconnaissance.

Le Chol Chnam est terminé, mais dans les villages, on entend encore des cascades de rires et des chansons joyeuses qui se poursuivent très tard dans la nuit. Ce sont les jeunes gens du village qui, pour recevoir dignement le Nouvel Ange tutélaire, se livrent à des jeux traditionnels de Chol Chhoung ou d'Angkonh.

Une année est passée, vite l'année nouvelle !

APPENDICE

I. — Le jeu de « Chol Chhoung ».

Qu'est-ce qu'un Chhoung ? C'est une serviette enroulée sur elle-même de façon qu'elle prenne la forme ronde d'une noix de coco munie d'une patte pour le lancement.

Le Chhoung se joue à plusieurs personnes. Celles-ci sont groupées en deux camps : le camp des garçons et celui des filles. Les deux groupes sont distants l'un de l'autre d'environ quinze à vingt mètres.

Un garçon saisit le Chhoung par la patte, le lance haut dans l'air de sorte qu'il retombe sur le groupe adverse. Les filles essayent de le rattraper avant qu'il ne tombe à terre. S'il touche le sol, l'une d'elles le ramasse pour le rendre à la partie adverse qui recommence le lancement. Mais le plus souvent, grâce à plusieurs bras levés, on arrive à le saisir avant sa chute. Alors d'un geste brusque, la fille qui l'a saisi le lance tout droit, de toutes ses forces, dans le groupe des garçons. Si le projectile n'atteint personne un enfant le ramasse et on recommence le jeu. S'il atteint un garçon, celui-ci est ramené dans le camp adverse et condamné à chanter des chansons sur l'air de « Chol Chhoung ».

Maintenant que le garçon a chanté, c'est le tour des jeunes filles de lancer le Chhoung. L'une d'elles le lance vers le groupe des garçons qui essayent de l'attraper au vol. On recommencera le jeu au cas où le projectile atteint le sol. Si l'un des garçons arrive à l'intercepter, il vise l'une des filles, sa préférée le plus souvent, qui, touchée, doit chanter sur le même air en l'honneur du camp adverse. Et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le jeu recommence de la même façon jusqu'à une heure très avancée de la nuit.

Comme on le voit, le jeu de Chhoung est assez simple. Tout l'intérêt du jeu réside dans les chansons mimées des jeunes filles et des jeunes gens. Les spectateurs ont l'impression d'assister là à une véritable cour d'amour, avec toute la gamme des chansons langoureuses, sentimentales ou comiques. Les chanteurs des deux sexes s'efforcent d'y mettre de l'humour et de montrer leur esprit et le plus souvent ils y arrivent, car il ne faut pas oublier que la plupart des chants sont improvisés.

Voici quelques vieilles chansons de « Chol Chhoung » :

LE GARÇON. — Je lance le Chhoung
et vise ma bien-aimée.
Fais bien attention, ma chère,
de crainte que mon Chhoung ne tombe.

LA FILLE. — Lance-le moi,
et ne t'en soucie pas.
Si le Chhoung tombe,
je chanterai pour toi.

LE GARÇON. — Voilà le Chhoung.
Fais attention.
Ou tu chanteras,
même deux fois.
Si tu attrapes le Chhoung,
attends un peu.
Pour le relancer,
attends que notre union soit consommée.

Je regarde au Sud
et je vois des bananiers en fleurs.
Accompagné de trente de ses amis,
il vient demander la main d'une jeune [fille.

Le père refuse, mais la mère accepte.
Elle lui donne sa fille, voulant manger des [têtes de cochon.

***

Je regarde au Sud.
et je vois indistinctement des cocotiers.
Veuillez dire à la belle Im
de ne pas prendre époux.

II. — Le jeu d'Angkonh.

De même que le Chhoung, le jeu d'Angkonh se joue à plusieurs personnes, par exemple à cinq pour chacun des deux groupes de jeunes filles et garçons.

L'angkonh est le fruit d'un arbre sauvage. Il a la forme ronde et plate et un diamètre de six centimètres environ. Lorsqu'il est mûr, il devient acajou et résiste aux chocs. Pour jouer ce jeu, on plante debout trois angkonh (diêp) sur les angles d'un fictif triangle isocèle dont la base mesurerait 0 m. 60 Ceux qui commencent, se placent d'après la convention, à une distance d'environ dix mètres du triangle sur la ligne d'envoi. Ils portent eux-mêmes chacun un ou plusieurs angkonh (koy) avec lesquels ils tâchent de renverser les « diêp » debout. Le jeu comprend plusieurs étapes : le jet, le sikol, le siparéth, le trâcang, le kantheik, le phtâk et le chol-phdach. Chaque groupe doit chercher à franchir successivement ces étapes et le groupe qui arrive à le faire le premier est déclaré gagnant.

1° **Le jet.** — Les joueurs essayent de renverser les « diêp » à l'aide de leurs « koy ». Ils doivent éviter autant que possible, en lançant chaque « koy », de renverser plus d'un diêp à la fois ou de heurter les diêp, même légèrement. Les fautes sont sanctionnées par une suspension de jeu au profit du camp adverse.

2° **Le sikol.** — Les joueurs étant accroupis, cherchent à faire partir les koy placés sur leur genou droit à l'aide de leur pouce. Les koy glissent vers le but et les joueurs sont autorisés, si les diêp ne sont pas encore renversés, à recommencer une deuxième fois le lancement, cette fois non pas de la ligne d'envoi, mais de l'endroit où s'arrêtent les koy déjà lancés.

3° **Le siparéth.** — Même opération que pour le sikol, mais au lieu de mettre les koy sur leur genou, les joueurs les placent à même la terre. Pour les lancer, ils se servent de deux de leurs doigts (le médium et l'index).

4° **Le trâcang.** — Les joueurs font « rouler » leur koy vers le but en veillant bien à ce qu'ils tombent en deçà de la ligne des diêp.

5° **Le kantheik.** — On met un koy sur le dos du pied et on le lance sur un diêp en faisant un saut en avant.

6° **Le phtâk.** — On pose un pied près d'un diêp puis on laisse tomber sur lui un koy qu'on tient à la hauteur de son oreille droite.

7° **Le Chol-Phdach.** — C'est la dernière opération qui est exactement identique à la première.

Le camp qui arrive à franchir toutes ces étapes avant l'autre, est déclaré gagnant. Les vainqueurs ont droit au « Chos », récompense qui consiste à frapper plus ou moins fort sur les genoux des vaincus à l'aide des koy.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE GRAND Serpent DE MER



par JACQUES MONTCONE

EN GUISE D'AVANT-PROPOS

Cet ami entra dans mon bureau, et commença à bavarder, tout en utilisant mes crayons, mes plumes et une boîte d'agrafes « trombone », pour édifier sur la table de petites constructions inspirées du jeu d'enfant appelé « mécano », puis, à court de malfaisance, il se leva pour lire courtoisement par-dessus mon épaule.

« Comment, dit-il, vous écrivez pour « Indochine », sur le Serpent de mer. Drôle de sujet pour une revue sérieuse !

— Mon Dieu, dis-je, citant involontairement Coppée, je ne trouve pas cela si ridicule. Et puis, je dois vous dire que j'en ai reçu l'ordre de quelqu'un qui a l'habitude d'être obéi.

— Vous êtes marié ?

— Malheureusement non, mais c'est une autre affaire. Sachez qu'il existe une littérature sérieuse sur les Serpents de mer. Des journalistes dignes de foi en ont parlé. Ces animaux, très rares il est vrai, — je parle des Serpents de mer — ont été vus à diverses reprises, faisant l'objet de rapports officiels de marins.

— Oh ! les marins, vous savez...

— Je sais, en effet. Mais il faut bien que ce soient surtout des marins qui aient rencontré un animal vivant dans la mer. Ecoutez, j'espère, en exposant aux lecteurs d'« Indochine » l'état de la question, décider ceux d'entre eux qui auraient des lumières ou des expériences personnelles, à nous en faire part. Parmi les vieux Indochinois, les familiers de la baie d'Along, les navigateurs, il en est peut-être qui récèlent là-dessus des trésors inconnus. Nous leur serions reconnaissants de nous découvrir surtout les plus récents, sans crainte des mauvais plaisants. Je compte sur vous, cher ami, pour les y inciter, en les faisant profiter de l'abonnement à « Indochine » que vous allez certainement souscrire, au prix bien modéré de 18 piastres par an. »

Mon ami se rappela alors une course urgente et sortit en m'annonçant une invitation à dîner « pour un de ces jours », à laquelle je persiste à croire beaucoup moins qu'au Serpent de mer.

I. LE SERPENT DE MER DANS L'HISTOIRE

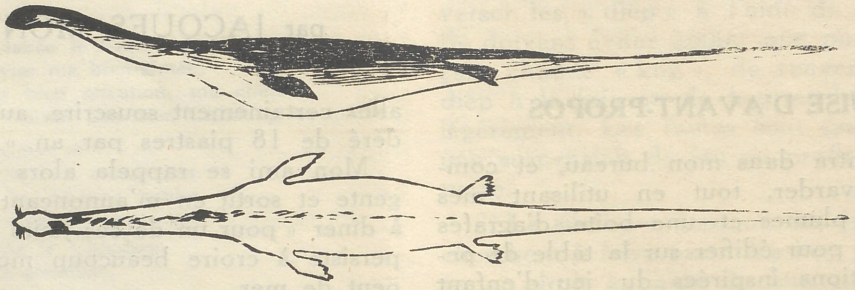
Nous laisserons volontairement de côté toute la partie folklorique ou légendaire de la question. Tous ceux qui ont écrit sur le serpent de mer se sont crus tenus à des digressions sur le dragon d'Extrême-Orient, dans lesquelles nous ne les suivrons pas. Nous renverrons nos lecteurs à l'excellent ouvrage d'Oudemans paru à Londres en 1892 : « The Great Sea Serpent, historical and critical treatise », qui représente la somme de ce qu'on l'on savait ou croyait savoir, à l'époque, sur cette question depuis l'antiquité. Cet ouvrage fait partie de la bibliothèque de l'Institut Océanographique de l'Indochine.

Depuis le XVI[e] siècle, jusqu'en 1925, on a pu réunir environ 150 observations plus ou moins dignes de foi. Oudemans en avait déduit, en 1892, les caractéristiques suivantes :

Animal très allongé, taille moyenne de 20 à 30 mètres. Tête semblable à celle d'un phoque, avec museau allongé portant des soies à son extrémité, tenue hors de l'eau, au bout d'un cou long et étroit, quand l'animal nage en surface. Yeux grands à reflets rouges, bouche largement fendue. Le cou s'élargit jusqu'à la région scapulaire, qui porte deux membres aplatis comme ceux des phoques. Corps arrondi, plus large à l'avant qu'à l'arrière, portant à sa partie postérieure une seconde paire de membres, à l'arrière desquels commence une queue immense terminée en pointe. Peau brillante et lisse, signalée parfois comme

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

écailleuse, parfois comme présentant des anneaux. Couleur noire ou foncée, ventre clair. Certains observateurs parlent d'une crinière dorsale courant sur toute la longueur du corps, et qui est peut être l'apanage des seuls mâles. Par ses narines, qui sont terminales, l'animal rejette la vapeur d'eau avec une force considérable, en avant et non en l'air comme les cétacés. Il avance par des ondulations verticales de tout le corps en arrière du cou. Il ne s'attaque jamais à ses poursuivants. Il nage lentement, mais, s'il est poursuivi, il peut s'enfuir à près de 16 nœuds.



Megophias megophias Rafinesque Oudemans.

On l'a signalé un peu partout : dans l'Atlantique Nord, dans le golfe Persique, dans le golfe du Tonkin, en Océanie et même en Corse.

Après avoir hésité entre les noms de « Pelamis monstrosus », « Pelamis chloronotis », « Zeuglodon plesiosauroides », « Octipos bicolor » et un certain nombre d'autres, on semble s'être arrêté pour le Serpent de mer, au nom de « Megophias megophias Rafinesque Oudemans », qui a bien son charme.

Comme on ne l'ignore pas, c'est dans les colonnes du célèbre « Constitutionnel » que le Serpent de mer fut présenté pour la première fois au grand public français. Divers rapports de marins décrivaient ses apparitions en des mers éloignées. M. Joseph Prudhomme, ayant posé sur la commode d'acajou sa schapska de capitaine à la Garde Nationale, donnait lecture à son épouse de ces récits étranges, après lesquels il ajoutait : « Pourquoi douterions-nous, Bobonne, de l'existence de cet animal, alors que nous constatons chaque jour celle d'un monstre encore plus affreux : l'hydre de la réaction ? »

Nous ne saurions nous proposer ici de relater toutes les apparitions du Serpent de mer à des témoins sérieux. Nous nous bornerons à celles qui ont eu pour théâtre les eaux indochinoises. Nous y ajouterons toutefois deux observations récentes, particulièrement précises, l'une dans le Pacifique Sud, l'autre dans le golfe Persique, auxquelles ont d'ailleurs été mêlés des Indochinois. Nous terminerons enfin par quelques préceptes judicieux concernant la chasse au Serpent de mer, donnés dans un petit manuel établi par la Société Zoologique de France (en partie d'après Oudemans) à l'usage des amateurs d'un des rares sports qui ne soient pas encore galvaudés.

Et maintenant, usons, comme disait le bon Gustave Aymard, du privilège du romancier, et transportons-nous en Indochine. La plupart d'entre nous n'aura d'ailleurs pas très loin à aller.

II. SERPENTS DE MER EN INDOCHINE

Voici trois documents, parmi les plus probants et, à notre connaissance, les plus récents, sur la présence de serpents de mer en baie d'Along.

a) Les Serpents de mer de l'« Avalanche » (1898).

Voici un extrait, en date de 1898, d'un rapport du lieutenant de vaisseau Lagrésille, commandant la canonnière « Avalanche » :

« Au mois de juillet 1897, l'« Avalanche » apercevait pour la première fois, au large de la baie d'Along deux animaux de forme bizarre et de grande dimension ; leur longueur fut évaluée à environ 20 mètres, et leur diamètre à 2 ou 3 mètres. Ce qui caractérisait ces animaux, c'est que leur corps n'était pas rigide comme celui des cétacés connus, mais avait des mouvements ondulatoires analogues à ceux des serpents, mais dans le sens vertical. Un canon-revolver fut armé et un coup tiré à 600 mètres, distance légèrement trop courte. Aussitôt ils plongèrent en soufflant bruyamment et laissant à la surface un remous analogue à celui des brisants. Ils ne reparurent pas, mais on avait cru apercevoir leur tête qui fut jugée de petite dimension.

» Le 15 février de l'année 1898, en traversant la baie de Faï-tsi-long, j'aperçus de nouveau des animaux semblables. Je me mis aus-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sitôt à leur donner la chasse et fis armer les canons-revolvers. Plusieurs coups furent tirés sur l'un d'eux à des distances de 300 à 400 mètres et au moins deux projectiles l'atteignirent sans avoir semblé lui faire de mal, les obus éclatant à la surface. Je cherchais aussi à l'atteindre avec l'avant du bâtiment mais sa vitesse était supérieure à celle de l'« Avalanche ». Cependant chaque fois que cet animal arrivait en des petits fonds il rebroussait chemin ce qui me permettait de gagner sur lui et ce qui me prouva ses fortes dimensions. Il émergeait fréquemment et toujours on remarquait ses mouvements ondulatoires, chaque émersion était précédée d'un jet d'eau ou plutôt d'une vaporisation de l'eau produite par un soufflement bruyant, à l'encontre des souffleurs ordinaires qui aspirent de l'eau et la distinctement à environ 200 mètres par le travers, flottant horizontalement. Il eut trois ondulations sans discontinuité qui se terminèrent par l'apparition de sa tête qui ressemblait beaucoup à celle d'un phoque, avec les dimensions à peu près doubles. On ne put voir s'il y avait un cou, le reliant au corps de dimensions relativement beaucoup plus considérables. C'est la seule fois qu'on ait vu le mouvement se produire sans discontinuité. Jusque-là on pouvait croire que ce que l'on prenait pour elles étaient des bosses qui apparaissaient successivement, mais de l'aveu de tous les témoins le doute n'est plus permis... On avait vu avant qu'elles se produisent l'animal émergeant de toute sa longueur de la même quantité. Deux des officiers présents possédant un appareil photographique, auraient pu s'en



Le grand serpent de mer ainsi que l'aurait vu M. Renard en 1881.

lancent à une certaine hauteur. La couleur de l'animal est grise avec plusieurs nageoires noires ; on suivait facilement sa trace au dégagement de sa respiration qui formait à la surface de la mer, alors complètement calme, des cercles d'un diamètre de 4 à 5 mètres. A un moment, je crus l'atteindre, mais il plongea sans doute car il reparut derrière la canonnière ; la chasse dura sans succès pendant une heure et demie et dut être abandonnée à cause de la nuit qui se faisait.

» Le 24 février 1898, deux animaux semblables furent encore aperçus dans la baie de Faï-tsi-long par l'« Avalanche » à bord de laquelle se trouvaient M. le Commandant et huit officiers du « Bayard ».

» On donna la chasse à l'un d'eux pendant 35 minutes et à un moment donné on l'aperçut servir à ce moment, mais ils restèrent tellement surpris de ce qu'ils voyaient que, quand ils songèrent à braquer leurs appareils, l'animal plongeait pour ne plus reparaître que beaucoup plus loin dans des conditions moins nettes et défavorables à la prise d'un cliché.

» En résumé, les animaux aperçus par l'« Avalanche » ne sont pas connus. Leur longueur est d'environ 20 mètres (chiffre minimum), leur couleur grise et noire ; leur tête ressemble à celle d'un phoque et leur corps est sujet à des ondulations quelquefois très accusées. Enfin leur dos est couvert de toutes sortes de dents de scie, ce qui leur enlève toute ressemblance avec les cétacés connus. Comme ces derniers ils dévoilent leur présence par un soufflement bruyant, mais ils ne lancent pas un jet d'eau aspirée auparavant comme les balei-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nes. C'est plutôt leur respiration violente qui produit une sorte de vaporisation de l'eau qui est projetée en pluie et non en jet. Incontestablement ces animaux connus et redoutés des Annamites doivent avoir fourni l'idée du Dragon qui, modifié et amplifié par la légende, s'est, si je puis m'exprimer ainsi, héraldisé pour former l'emblème national. »



Le grand serpent de mer d'après les capitaines Tremearne et Morgan, 1856.

b) Le Serpent de mer du « Chateaurenault » (1904).

Extrait d'un rapport du lieutenant de vaisseau Peron :

« Dans la matinée du vendredi 12 février 1904, je faisais des sondages autour du rocher le Crapaud. La reconnaissance terminée, un peu après 9 heures, je donnai l'ordre au patron d'entrer dans la Passe Profonde, ayant l'intention de sortir un moment des îles.



Le grand serpent de mer d'après Hamilton (1734).

» Nous étions engagés depuis peu dans ce chenal, lorsque le timonier Farail me signale un rocher devant, je répondis que ce devait être un gros poisson et fis gouverner dessus ; nous en étions à environ 300 mètres. Lorsque nous nous en fûmes un peu rapprochés, nous distinguâmes une masse grisâtre en forme de dos de tortue, et je formulai l'opinion qu'elle devait appartenir à un grand souffleur. Avant que nous l'ayons atteint, l'animal disparut, et, à l'endroit où il avait plongé, la mer était unie comme une glace sur une étendue assez grande surtout en longueur.

» Le patron, le second maître de manœuvre Le Rolland, me dit qu'il avait vu avant l'apparition un grand remous et qu'il estimait la largeur de la partie aperçue de l'animal à 5 mètres ; le second maître mécanicien Favennec avait d'abord vu une colonne d'eau qui paraissait sortir d'une tête, et, continuant à observer dans cette direction, il aperçut, à deux reprises, un énorme poisson, faisant des bonds analogues à ceux du marsouin, mais plus lents et plus prolongés, et produisant un grand remous lorsqu'il plongeait.

» Je fis venir le canot sur la droite pour faire route sur le Crapaud et essayer ainsi d'apercevoir une nouvelle apparition de l'animal. Nous étions à ce moment près de l'entrée du cirque de la Cat-Ba, dans le nord. Au moment où le canot en tournant avait le cap perpendiculaire à la côte de l'île, nous vîmes émerger, l'un sur l'avant de l'autre et presque à se toucher, deux dos identiques qui me produisaient l'effet d'appartenir à deux anguilles monstres. Au milieu, les parties visibles représentaient à peu près les deux tiers des sections transversales de ces bêtes, lesquelles avaient certainement plus d'un mètre de diamètre. Ce qui nous a surtout frappés c'est l'analogie de la couleur de leur peau avec celle des rochers : couleur grise avec de nombreuses taches d'un blanc jaunâtre.

» Ces deux dos restèrent visibles peu de temps puis disparurent simultanément sans remous appréciables. Nous vîmes ensuite un sillage dans la direction du Crapaud et la forme du début réapparaître à une certaine distance. Jugeant alors que la vitesse du canot à vapeur était insuffisante, je renonçais à la poursuite et repris la route pour descendre la Passe Profonde. »

(A suivre.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Souvenirs d'un vieil annamitisant (1)

(Suite)

par L. CADIÈRE
des Missions Étrangères de Paris

"CELA m'obligea à m'adonner sérieusement à cette étude... On me donnait tous les jours des leçons que j'apprenais avec autant d'application que j'avais autrefois appris la théologie à Rome et Dieu voulut que dans quatre mois j'en susse assez pour entendre les confessions, et dans six mois je prêchai en la langue de la Cochinchine, ce que j'ai continué depuis pendant beaucoup d'années. »

Le Père de Rhodes se débrouillait.

« Il se débrouille. »

C'est une phrase qui a des sens multiples, tout comme « l'eau chaude », « l'eau bien chaude » dont nous parlerons plus loin. Qui, « il » ? Ce sens dépend de la personne dont il s'agit.

Prenons un missionnaire qui arrive de France. Au bout de six mois, il peut se débrouiller, c'est-à-dire qu'il ordonne sa maison, commande à ses domestiques, reçoit ses chrétiens et parle avec eux de leurs petites affaires, qu'il prêche, confesse, va consoler les mourants. C'est ainsi qu'il se débrouille.

Mais que les chrétiens n'aillent pas lui soumettre un de leurs procès. Hélas ! parfois ils le font, justement parce qu'ils connaissent son inexpérience. S'ils viennent, qu'il ait la sagesse de les renvoyer à de plus expérimentés, sinon, il s'enferrera piteusement, et sa réputation pourra être compromise pour longtemps. Que de bévues, quand on est jeune ! Je le dis par expérience personnelle.

Dans ses sermons, il lui arrive de s'embarquer dans une phrase dont il ne sort plus, parce qu'il pense encore français, et qu'il a commencé sa période selon la construction française ; il parlait français en annamite, et le voilà arrêté brusquement. Qu'il n'hésite pas, qu'il laisse là sa phrase mal bâtie, et qu'il reparte sur de nouvelles bases. Les chrétiens n'en seront nullement étonnés. « Mais me direz-vous, il n'a qu'à apprendre ses sermons par cœur ». Oh ! la fâcheuse méthode ! Dans tous les premiers débuts, évidemment, c'est ainsi qu'il doit procéder. Mais qu'il se libère le plus tôt possible de cette manière de faire, qui est une servitude et une entrave à ses progrès.

Mais, ne l'oublions pas, pour en arriver là, il a travaillé six mois, et il a fait de l'annamite, pratiquement, pendant tout le temps, du matin jusqu'au soir, non seulement quand, assis à côté de son répétiteur, il épelait ses livres, mais partout, à table pendant ses repas avec ses domestiques, pendant ses promenades avec les gens qu'il rencontrait, dans les visites qu'il faisait à ses chrétiens, partout, toujours. Un jour que je donnais quelques conseils à un de mes confrères qui n'a jamais montré beaucoup d'ardeur pour l'étude de la langue, il me répondit : « Mais, je fais deux heures d'annamite par jour ! » Je lui dis : « C'est tout le jour qu'il faut en faire, et vous devriez même en rêver pendant votre sommeil ». Et par « faire de l'annamite », j'entends : profiter de toutes les occasions, pour parler avec les Annamites, pour utiliser le petit bagage que l'on possède, pour acquérir de nouvelles connaissances, pour se former l'oreille et les organes vocaux.

Le grand danger, souvent, pour un débutant, c'est la timidité, la crainte, la peur du ridicule. On a peur de mal prononcer, on a peur de se tromper de mot, d'être arrêté dans sa phrase, de faire rire. Pour le rire, j'en ai déjà parlé. Cela n'a aucune importance. Pour le reste, il n'y a qu'à se surmonter.

Un de mes confrères, le P. Lavabre, dont j'ai déjà parlé, avait décidé, mais là, dur comme fer, de ne parler avec les gens que lorsqu'il posséderait par cœur tout son dictionnaire. Et il tint parole. Il faut dire qu'à ce moment nous n'avions à notre disposition que le petit dictionnaire de Mgr Caspar, ou de la Mission, publié à Tân-định, Saigon. Ce n'est que quand il eut appris tous les mots du dictionnaire, ou presque, qu'il se mit à parler. Mais il avait perdu de longs mois, presque une année. Il est vrai qu'il se rattrapa, car il avait une bonne langue, et ne cessait pas de parler. C'est encore là un grand avantage. Les taciturnes, les gens réservés, ou ceux qui ne trouvent jamais rien à dire, sont handicapés par les gens bavards.

Chercher des occasions pour utiliser l'acquit que l'on a. Je me souviens d'un voyage fait avec des amis. Nous étions quatre ou cinq jeunes missionnaires qui allions faire une visite à un de nos confrères. Pendant tout le voyage, environ vingt-cinq kilomètres, nous égayâmes la longueur de la route, et surtout les difficultés

(1) Voir nos numéros 120, 122, 126, 129, 131 et 134.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

du chemin, en repassant tous les mots annamites qui nous venaient à la tête, par ordre alphabétique, avec, pour chacun, toute la série des accents : « Que veut dire *ba* ? et *bà* ? et *bá* ? etc... ». C'est un très bon exercice et aussi intéressant que les mots croisés. Mais il faut avoir la foi.

Un autre bon procédé, même indispensable pour ceux qui ne retiennent que ce qu'ils ont vu écrit, c'est d'avoir toujours sous la main, un crayon et un petit carnet, pour noter les mots nouveaux qu'on rencontre, les phrases entendues. Ce système m'a rendu de très grands services, et j'y ai encore recours de temps en temps. Si jamais j'arrive à achever la « Syntaxe de la langue annamite » que j'ai commencée voici plus de quarante ans, elle sera fondée sur des monceaux de fiches que j'ai toujours là, les unes utilisées, les autres attendant leur heure.

Ici, une histoire pour rire.

J'arrive un jour au Petit Séminaire, et je dis au P. Echebarne qui m'y avait succédé, et qui, lui aussi, étudiait son annamite avec ardeur : « Connaissez-vous l'expression *láng-thia* ?

— Non, qu'est-ce que cela signifie ? »

Et j'explique que cela voulait dire : « passer un lait de chaux sur un mur ».

« Ah ! me fait-il, est-ce que vous connaissez *đốc mia* ?

— Non, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire : « dormir » et votre *láng thia*, c'est « blanchir » (1).

C'était exact. J'avais noté *láng thia* dans mon recueil de mots nouveaux. Je l'encadrai d'un cercle bleu. Mais je ne cessai pas pour cela de noter les mots nouveaux que j'entendais. Comme je l'ai dit, nous n'avions à cette époque, à notre disposition que le Dictionnaire de Mgr Caspar. Il n'avait pas la richesse de ceux qui ont été édités plus tard.

Ainsi donc, après six mois d'étude théorique et pratique, le jeune missionnaire « se débrouille ». Mais il se débrouille suivant ce qu'il a à faire, c'est-à-dire pas grand-chose encore. Plus tard, lorsqu'on l'aura chargé d'une grosse paroisse, d'un grand district, il aura besoin d'un vocabulaire plus étendu, d'une habitude plus grande de la parole, d'une maîtrise mieux établie. Et tout cela, il l'acquerra peu à peu, toujours par l'étude théorique de la langue, en lisant les livres, les journaux, mais surtout par la pratique, en parlant, en prêchant, en traitant les diverses affaires qu'on vient lui soumettre en un mot, en vivant sa langue.

Car il faut toujours en revenir là : l'annamite est une langue vivante ; on ne la saura qu'en la faisant entrer dans sa vie, en la vivant. Dans les Petits Séminaires, on apprend le latin, tout comme dans les lycées de l'Etat. Mais on l'apprend comme une langue morte. Quand l'étudiant ecclésiastique arrive au Grand Séminaire, on lui donne des manuels de philosophie ou de théologie, de droit canon, rédigés en latin, il doit réciter ses leçons en latin, rédiger ses devoirs, prendre ses notes en latin, discuter avec ses maîtres ou ses condisciples en latin. Le latin devient alors pour lui une vraie langue vivante. Pour la langue annamite, elle doit être une langue vivante dès le début, dès qu'on peut prononcer, vaille que vaille : *Cái ni tên chi ? Cái này cái gì ?* L'étudier comme une langue morte, seulement au bureau, avec des livres et un professeur, c'est une erreur funeste. L'étudier deux heures par jour ou pendant quelques mois, quelques années seulement, ne suffit pas, il faut l'étudier, c'est-à-dire la pratiquer, s'en servir, pendant toute sa vie.

Malheureusement, à l'heure actuelle, à part quelques rares exceptions, ceux qui apprennent l'annamite, l'apprennent, non pas pour faire de la langue une compagne, un aide, un délassement de leur vie, mais pour passer un examen et obtenir le diplôme nécessaire à leur avancement. L'examen passé, l'annamite est laissé de côté, comme le théorème sur le carré de l'hypothénuse ou toutes les notions inutiles dont on encombre l'esprit de l'enfant pendant ses études. Ici, en Indochine, pour les Français qui y résident, l'annamite n'est pas quelque chose d'inutile. Pour le Garde principal ou l'Inspecteur de la Garde Indochinoise, pour le Douanier, pour le Médecin, pour le Professeur, pour le Forestier, pour l'Administrateur, la connaissance de la langue est une chose ou indispensable, ou extrêmement utile, pas tout à fait comme pour les missionnaires évidemment, mais presque.

Je citerai un petit fait. Je questionnais, à l'examen, un médecin et je tâchai de lui demander, suivant le texte de l'arrêté, des choses qui rentraient dans l'accomplissement de ses fonctions : « Comment dit-on : coliques ? — *Đau bụng* — Et coliques sèches ? » Le candidat ne put pas répondre. « Comment dit-on quinine ? — On dit : *Kí nin*. — Evidemment, mais n'y a-t-il pas un mot, une expression purement annamite, pour désigner ce mé-

(Lire la suite après la partie illustrée.)

(1) *Lang thia* et *Dôc mia* n'étaient que les mots français « Blanchir » et « Dormir » prononcés à l'annamite.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA SOCIÉTÉ DES ANCIENS ETABLIS^TS EIFFEL



La Tour Eiffel

SON ŒUVRE EN INDOCHINE

par X...

CETTE Société qui, sous trois appellations successives (Etablissements G. Eiffel, de 1858 à 1893 ; Société des Constructions de Levallois-Perret, de 1893 à 1937 ; Société des Anciens Etablissements Eiffel, depuis 1937), a contribué par son activité au maintien du prestige français, fut fondée par M. Gustave Eiffel, Ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1855), né en 1832, à Dijon.

G. Eiffel débuta aux Etablissements Charles Nepveu — qui devaient fusionner avec la Compagnie Générale de Matériel de Chemin de Fer — et fut chargé par cette société, en 1858, de la construction du pont métallique de Bordeaux, reliant le réseau d'Orléans à celui du Midi. C'est là qu'il appliqua pour la première fois — et avec plein succès — ses théories concernant les fondations à l'air comprimé.

Il devait par la suite exécuter les travaux les plus importants : le pont de la Dive à Bayonne, le Pont de Floirac sur la Dordogne, les grands viaducs sur la ligne de Commentry à Gannat, sur celle du Douro au Portugal, celui de la Tardes et le fameux viaduc de Garabit, qui demeure comme l'une de ses œuvres maîtresses.

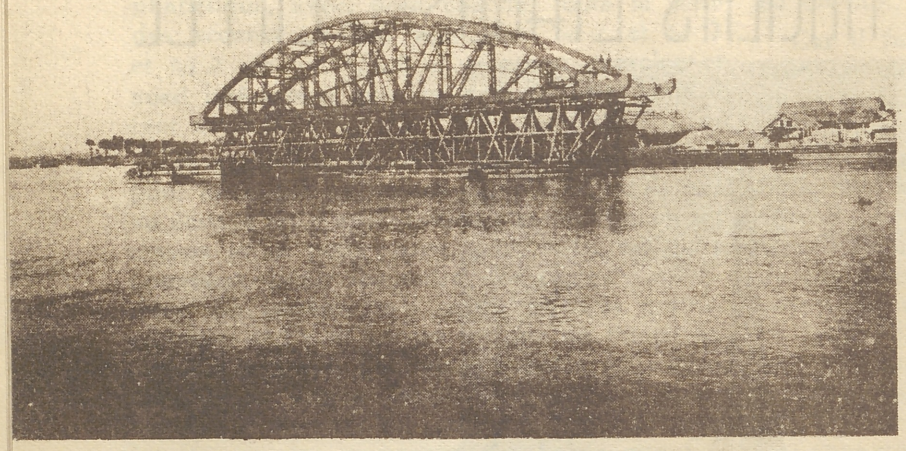
Chaque construction nouvelle apportait une amélioration à la somme des connaissances techniques de l'époque.

En 1869, Eiffel substituait de grands caissons triangulaires en fer aux colonnes de fonte des piles de pont. Il était préoccupé d'alléger le poids de la matière, de diminuer les surfaces sur lesquelles s'exerçait la pression du vent.

Le style d'exécution de la Tour Eiffel était, dès cette époque, trouvé.

En 1867, il avait puissamment contribué à la Grande Exposition de Paris, qui eut un succès considérable. Pour l'Exposition de 1878, il bâtissait le motif central et la façade prin-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Pont sur le canal de Dérivation à Saigon.
Mise en place par flottage de la travée métallique.

cipale : le pavillon de la Ville de Paris et la Grande Galerie. Plus tard, en 1889, en établissant les calculs relatifs aux fermes en arc de la Galerie des machines, il aidait au succès d'une importante manifestation économique et vérifiait pratiquement des recherches théoriques appelées à des applications retentissantes et infinies. Ces expériences furent consignées dans un mémoire où pour la première fois fut déterminée expérimentalement la valeur du module d'élasticité applicable aux pièces composées entrant dans les constructions métalliques

Dès lors l'activité d'Eiffel franchit les frontières nationales pour aller s'exercer avec un succès sans cesse grandissant dans toute l'Europe et dans le monde entier.

L'étranger ne cesse de faire appel à son audace et à son savoir. En même temps des chantiers naissent sur des points éloignés du globe : la Hongrie, le Portugal, l'Espagne, la Roumanie, le Pérou, la Bolivie, l'Egypte, le Soudan, les Etats-Unis, les Philippines, la Chine, l'Asie Mineure, Madagascar, l'Algérie, etc..., assistent au développement parallèle des multiples activités que son génie dynamique réalise partout avec un plein succès.

C'est ainsi qu'en 1878, il exécuta la grande gare de Buda-Pesth ; en 1880, le pont du Tage ; en 1881, le pont de Szegadin, en Hongrie, et, en 1882, le pont des Messageries Maritimes, à Saigon, qui supporte vaillamment ses soixante années d'existence.

C'est lui qui réalisa l'armature en fer de la statue de la Liberté, à New-York ; la coupole du grand équatorial de l'Observatoire de Nice qui, reposant sur un flotteur annulaire, pouvait être déplacée à la main sans effort malgré un poids de plus de 100.000 kilos.

Mais c'est surtout en construisant la fameuse tour qui porte son nom qu'Eiffel donna au monde la démonstration de sa virtuosité, en même temps qu'il entrait de façon définitive dans l'histoire industrielle du monde moderne.

Sous l'égide d'un tel chef, la Société prospéra rapidement.

En 1867 et 1868, G. Eiffel liquida ses ateliers de Bordeaux pour s'établir à Levallois-Perret (Seine), à l'emplacement qu'ils occupent.

En 1893, il mit son affaire en Société sous le nom de Société de Construction de Levallois-Perret.

En 1937, à l'approche du terme fixé par les statuts pour le renouvellement de la Société, ses administrateurs, désirant honorer la mémoire de son fondateur, adoptèrent la dénomination d'Anciens Etablissements Eiffel, qu'elle porte aujourd'hui.

La Société (qui est actuellement au capital de 3.850.000 francs) a son siège à Levallois-Perret, 14, rue G. Eiffel, dans l'hôtel même où résida jadis M. Eiffel. Elle possède là-bas des ateliers et des parcs couvrant 15.000 m^2.

EN INDOCHINE

La Société a pris une part très active à l'équipement des voies de communication.

Le pont en arc des Messageries Maritimes, à Saigon, fut son premier travail, en 1881.

Nous citerons encore:

A Saigon :

Le pont tournant des Messageries Maritimes ;
Les quais de Saigon (1901-1915) ;
Les quais des Messageries Maritimes (1927-1929) ;
Les hangars des quais ;
Le pont du Canal de Dérivation ;
Les captations d'eau de Tan-son-nhut ;
Les réservoirs d'eau de la rue Pellerin ;

A Cholon :

Les réservoirs d'eau ;
Le pont des Malabars ;

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le pont de Cangioc ;

A Phnom-penh :

Les réservoirs d'eau ;
Le pont sur le Bassac ;
Les appontements ;
Une partie des quais ;
La pose dans le Tonlé-sap des syphons d'alimentation en eau de la ville ;

A Haiphong :

Le pont Joffre et le pont de Haly ;

A Hué :

La réfection du pont Clemenceau.

Les ponts des lignes de chemins de fer de :

Saigon à Mytho (Bênluc-Tanan, etc...) ;
Saigon à Phanthiêt-Phanrang (Binhloi-Biênhoa, etc...) ;

Le montage des ponts du Phnom-penh-Battambang ;

L'exécution des fondations et le montage des grands ponts du Tourane-Nhatrang ;

Le pont de Godauha ;

Les ponts de la Route Coloniale n° 13 entre Paksé et Vientiane ;

Les ponts sur le Srépok à Banméthuot et sur la Route Coloniale n° 19 ;

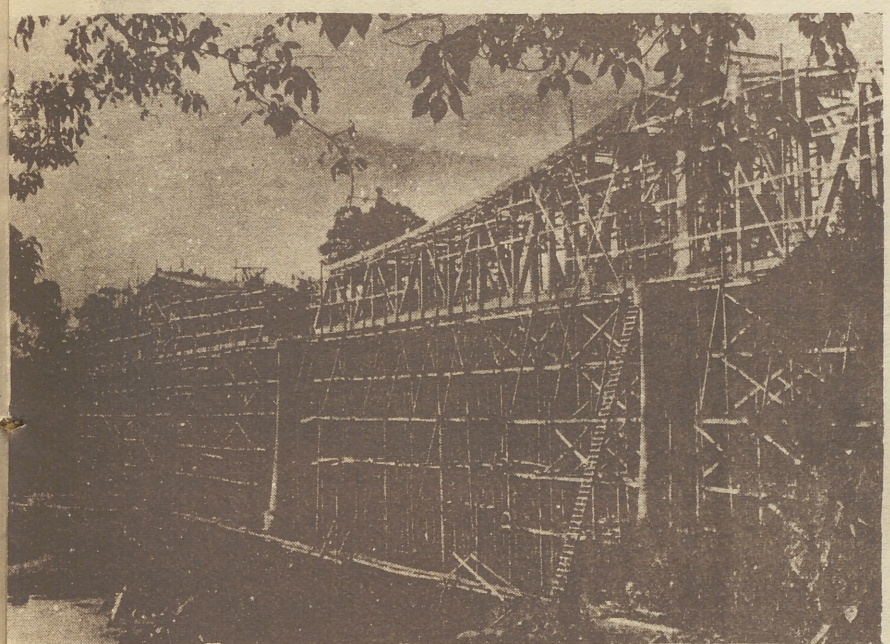
Les fondations du nouveau pont sur le Stung-Slot (route Saigon-Phnom-penh) ;

Les ponts sur la Sédone et la Sébanghien (Route Coloniale n° 23, de Muongphine à Saravane).

Ce dernier de 280 mètres de long, exécuté en 6 mois, début 1942, a nécessité la mise en œuvre de 7.000 m³ de béton et 300 tonnes d'aciers.

Qui ne connaît enfin les ponts démontables Eiffel dont il existe plus de 100 kilomètres en Indochine ? Ils sont devenus insuffisants pour le trafic actuel des grandes routes mais ont rendu de très appréciables services tant par leur facilité que leur rapidité d'exécution.

La Société a également cons-



Pont sur la Sé Bang Hieng
(R. C. n° 23)
lors de sa construction.

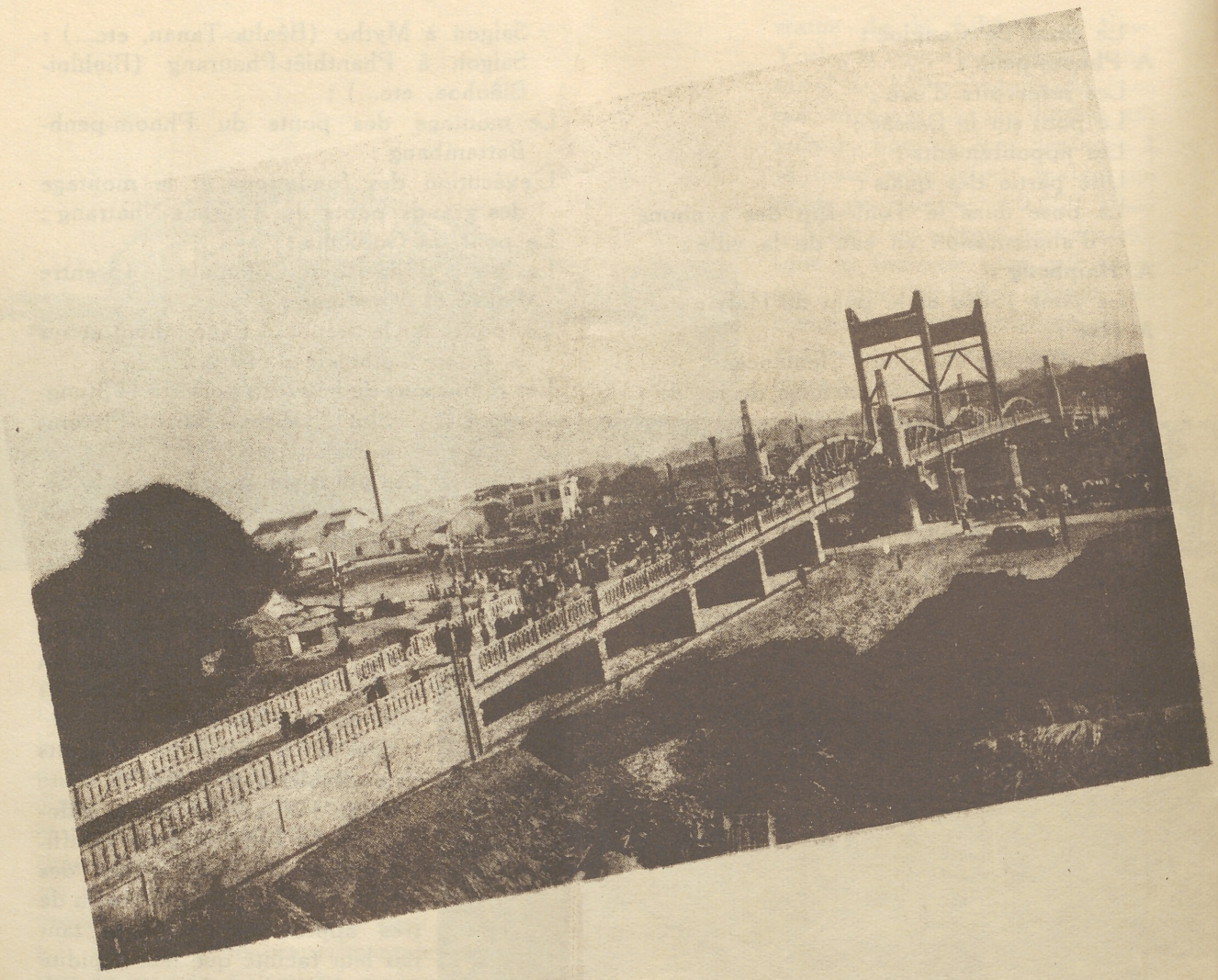
(Ce pont est terminé depuis juillet 1942.)

Pont sur le Mang-Thit
(Cochinchine)
exécuté en 1939-1940.

Vue prise avec travée mobile en position haute.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



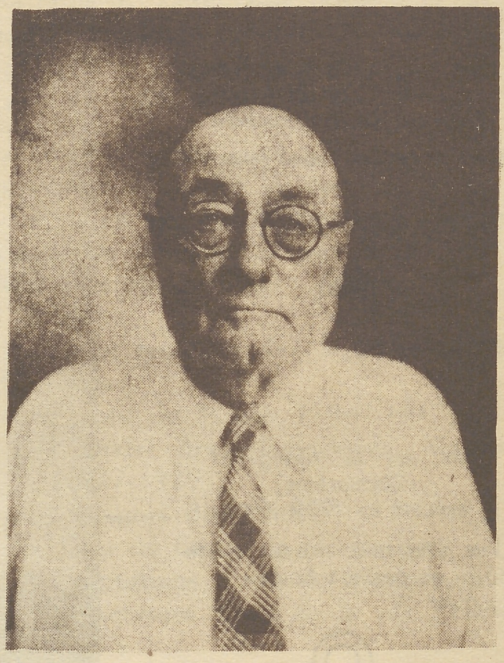
Pont de Haly, à Haiphong.

truit la plupart des marchés à ossatures métalliques de la Cochinchine et du Cambodge, dont les plus importants ont été remplacés depuis par des constructions en béton armé.

***

Le nom de M. G.-H. Reich est intimement lié à l'histoire de la Société en Indochine. Il prit la direction effective de l'Agence de Saigon en 1900 et la conserva (sauf une interruption entre 1919 et 1923) jusqu'en 1940, époque à laquelle il fut nommé Inspecteur Général de la Société pour l'Extrême-Orient. Il mourut à la tâche, après une très courte maladie, à Saigon, le 18 octobre 1941. Grâce à sa gestion prudente, la Société supporta sans trop de peine les crises diverses qui vinrent bouleverser l'économie du pays.

Son activité, sa rapidité et sa puissance de travail comme aussi sa droiture, étaient légen-



M. G. H. REICH

Université Côte d'Azur. Bibliothèques





Pont sur la Sé Done
exécuté
de novembre 1941
à juin 1942.

(R. C. nº 23.
de Muong-Phine
à Saravane).

daires. Grand chasseur, grand voyageur, il fut un des pionniers de l'automobilisme en Indochine qu'il parcourut en tous sens. Il prit une part importante dans le développement économique de ce pays et mérita mieux que quiconque le titre de « Bâtisseur de ponts ».

Il dirigea la plupart des travaux énumérés ci-dessus.

A la fin de sa carrière, il s'intéressa également à des travaux en Chine (ponts du chemin de fer du Cheng-Nan-Quang-Naning et ponts pour le bureau des Routes).

Il prit une part active au développement de la culture de l'hévéa et fut un des fondateurs de la Société des Hévéas de Tayninh.

Il apporta le concours de son expérience aux Assemblées locales (Conseil Municipal, Chambre de Commerce, Conseil Colonial, Port de commerce) et fut pendant fort longtemps Président de l'Association des Entrepreneurs du Sud de l'Indochine.

Le nom de Reich peut être, à juste titre, considéré comme celui d'un Grand Indochinois.

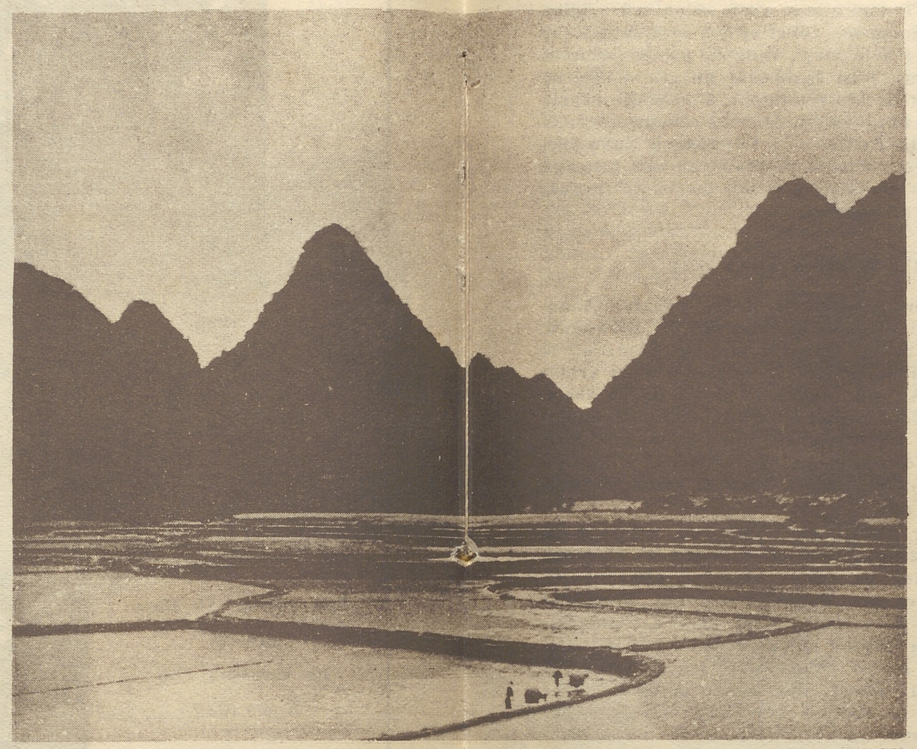
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PERSPECTIVES ET VISAGES
DE TRUNG KHANH PHU



Sorciers à Trung Khanh Phu.

Photos HESBAY



LA RÉGION DE TRUNG KHANH PHU
(Province de Cao-Bang)

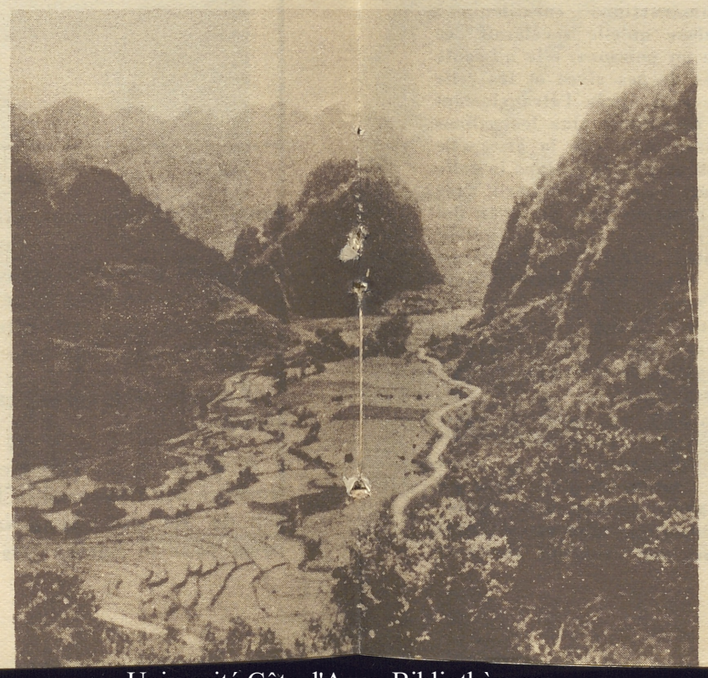
Photo P. VERGER



Sorcières Thô de Hoa-An (Caobang).



Man Tiên (Caobang).



Photos HESBAY



Man Coc (Caobang).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

EN LONGEANT LES CÔTES DU PHU-YEN DE CU-MONG AU VARELLA

par JEAN LAMARCHE

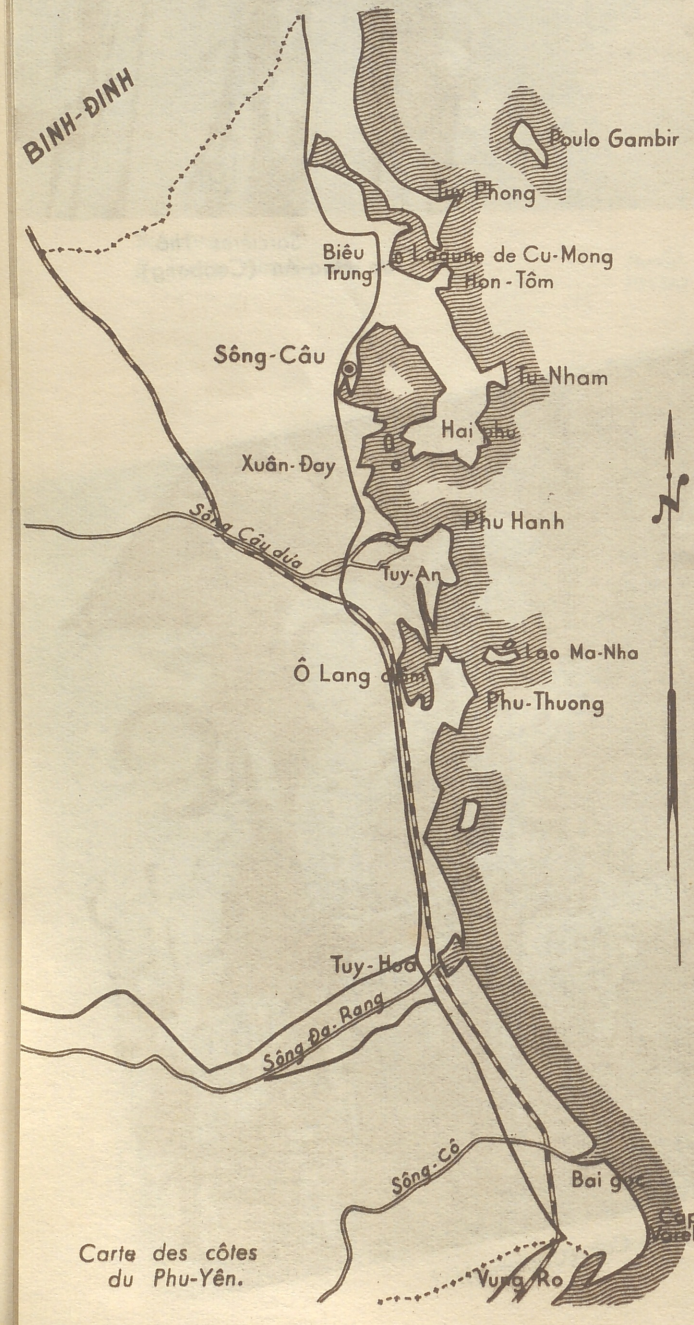
L'ASPECT d'un rivage varie selon son origine géologique, son relief et son orientation par rapport à la mer ; celle-ci, par ses marées et ses courants, joue également un grand rôle de destruction et de sédimentation. Une étude rapide des côtes du Phu-yên illustre ces remarques ; elle comporte deux parties : de Cù-mông à Xuân-day, domine l'aspect rocheux, tandis qu'au sud, jusqu'au Varella, ne s'allongent que des horizons fuyants de sables et de lagunes.

DE CU-MONG A XUAN-DAY

Les derniers contreforts de la « chaîne Annamitique », qui forment la frontière du Binh-dinh, plongent en abrupt dans la mer de Chine où le massif de Cù-mông détache quelques îlots arides et sans vie. Au sud, jusqu'à la pointe de Tu-nham, une série d'îlots rocheux émergent comme autant d'avant-poste maritimes du bloc montagneux tout proche ; les courants les ont rattachés à la côte par des flèches de sable, en faisant autant de caps et de presqu'îles.

Le premier d'entre eux, Vinh-cuu, est relié au puissant môle granitique et riolitique de Cù-mông par une bande de sables nord-sud alignant sur dix kilomètres ses dunes monotones, profondes parfois d'une lieue et atteignant jusqu'à trente mètres d'altitude ; région hostile, heurtée par la mousson, et sans autres villages que les quelques hameaux de Tuy-phong, abrités sur la face interne au bord de la lagune. Les eaux calmes de ce cul-de-sac fermé au nord permettent une communication aisée avec la petite plaine de Chanh-lôc, traversée par la Route Coloniale n° 1, aux rizières et aux palmeraies florissantes. Tour à tour dilatée et étranglée, cette nappe d'eau de faible profondeur abonde en constructions coralliennes ; M. Laborde affirma même qu'elle recèlerait des huîtres perlières ; riche en poissons, elle alimente les villages très peuplés de ses rives et les relie plus qu'elle ne les sépare... Après l'étranglement de Tuyêt-diêm, où ne scintillent plus les salines abandonnées, elle s'évase, contourne la presqu'île sablonneuse de Tuy-luat, et débouche dans le golfe intérieur du même nom. Vaste miroir serti dans l'éclatante verdure des cocotiers, elle porte un îlot au double mamelon, l'île aux Lianes, où s'élève au bord des eaux peuplées d'étoiles de mer écarlates, le pagodon de Biêu-trung, immortalisant avec son entourage de tombeaux le sacrifice des généraux et des soldats à l'Empereur Gia-Long. Un goulet étroit et sauvage ouvre entre les rochers déchiquetées de Cù-mông et de Hon-tôm un passage quasi impossible vers la mer.

La même action combinée des sables arrachés aux rivages cristallins, des courants et des vents marins, a construit six kilomètres plus au sud la pointe de Tu-nham ; à l'extrémité d'une anse sableuse dont l'ample rayon parfaitement dessiné scintille d'une frange écumeuse, elle est le symétrique du Hon-tôm ; son anse rocheuse abrite de



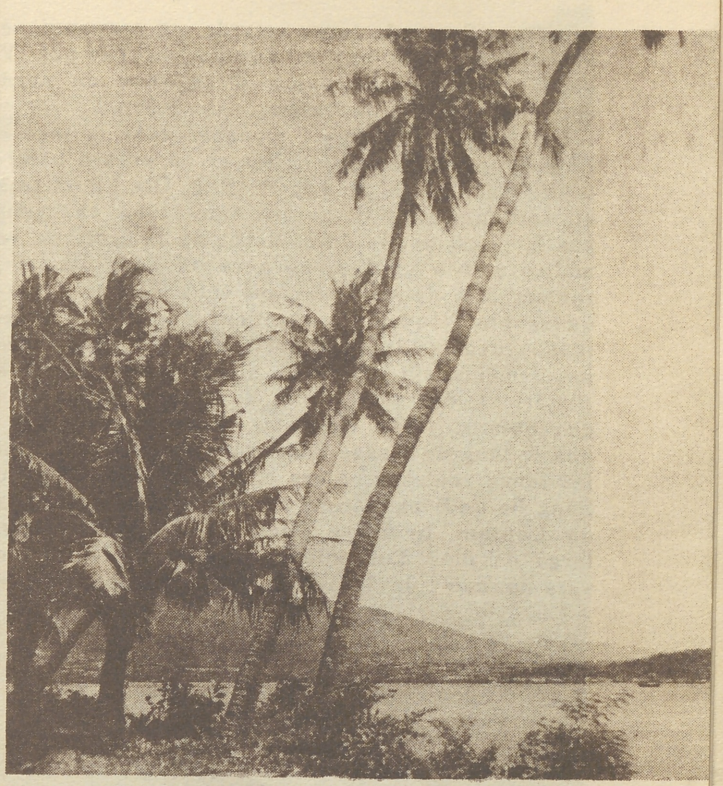
Carte des côtes du Phu-Yên.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

frêles paillotes de pêcheurs sur la rive sud du « tombolo » qui s'accroche aux monts de Hai-phu.

*
* *

C'est de la rencontre de ces hauts-reliefs et de la mer qu'est née la magnifique baie de Sông-Câu-Xuân-Day dont l'entourage abrupt domine par endroits de plus de trois cent cinquante mètres des eaux peu profondes (huit à neuf mètres sur le bort est). Leur calme et leur tiédeur ont aidé à la prolifération des coraux et l'on voit encore au centre émerger la blancheur du Banc du Pluvier. En fait, une exploration poussée révèle de multiples baies secondaires : Lê-uyên, Sông-câu, Khoan-hâu, etc., pittoresquement découpées, sont bordées de cocoteraies en plein rapport, et dominées par des collines basaltiques cultivées en terrasses. Vung-lam mérite son nom par l'épaisseur de ses boues à palétuviers, amenées par les ruisseaux et que n'emporte aucun courant ; la route mandarine y longe pourtant à marée haute un beau paysage de palmes et d'eaux pures. Vung-lâm naguère peuplée de Chinois, exportait les noix de coco, le bétail et le riz ; Vung-lâm somnole aujourd'hui dans son beau décor, nonchalante et décadente ; une vie réduite anime ses entrepôts et ses pagodes depuis que la voie ferrée a attiré vers La-hai les marchands chinois. La vie désormais, c'est cet envol sans cesse renouvelé de barques de pêche que le vent disperse sur la mer au large des criques rouges et violettes de Xuân-day ; là, les tempêtes d'hiver frappent de leurs vagues mugissantes des rochers pareils à ceux de notre Bretagne... De toutes parts la vie grouille au creux des anses abritées : si à Long-phuoc et à Long-binh on tisse les câbles de coco — dont l'huile est maintenant préparée sur place par la Coopérative de Tuy-hoa —, si les plaines de Khoan-hâu et Sông-câu fournissent leur riz, et les collines fertiles leurs cannes et leur maïs, c'est la mer qui commande en cette partie la vie des populations riveraines, imposant le départ des grosses jonques vers la Cochinchine, prodiguant ses poissons, ses coquillages et ses crustacés que l'on pêche, de la côte ou du large avec de multiples engins construits dans les villages grouillants d'une marmaille crasseuse et bourdonnante.



Région de Sông Câu.



Région de Sông Câu.

Photo HESBAY

C'est par la falaise cristalline de Phu-hanh, couronnée de terres volcaniques, que s'achèvent ces rivages propices à l'homme ; cinq kilomètres seulement la séparent de l'extrême pointe de Vung-la, ménageant ainsi dans la baie totale une ample ouverture que jalonnent quelques îlots dénudés.

DE PHU-HANH AU VARELLA

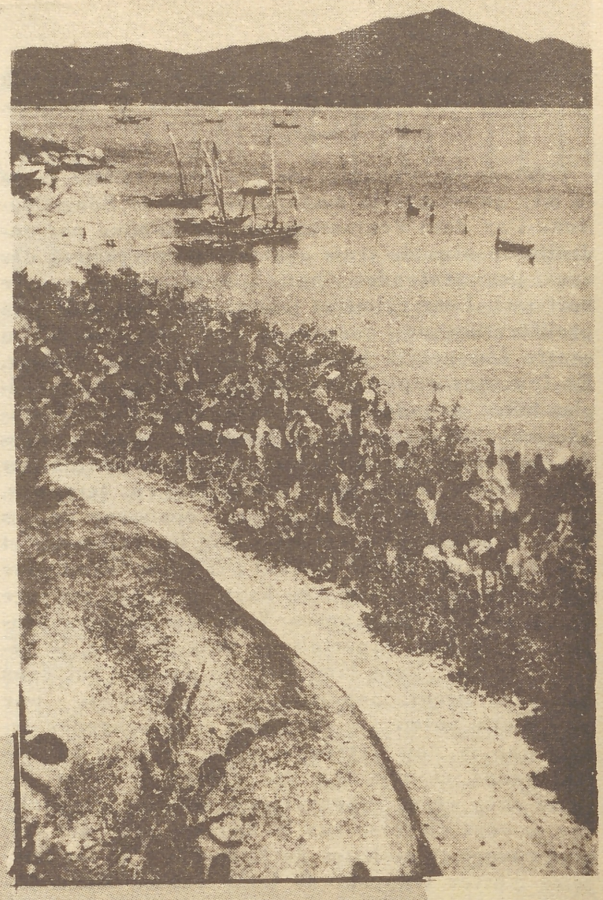
Maintenant, les sables granitiques modèlent des horizons mous et fuyants, composant des baies de vaste ouverture ou isolant les lagunes de la mer. La montagne, plus lointaine à l'ouest, ne touche plus les flots.

Le delta du Sông-Cây-Dua s'achève ainsi dans une région amphibie, ensablée et envasée ; le fleuve ne rejoindra la mer qu'à Tiên-chau, après s'être heurté aux dunes de Ba-dinh, aujourd'hui plantées de filaos, qui le contraignent à rebrousser vers l'est. Un arrière-pays basaltique aux terres brunâtres, domine de ses hautes collines trapézoïdales ce paysage effacé que mire l'eau calme des lagunes. Celle d'O-Lang-Dâm, où la marée ne

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pénètre qu'avec de longs retards, ne communique avec l'océan que par le « grau » de Tân-qui. Y débouche un étroit couloir d'eau venu du nord entre deux digues de dunes.

Les terres volcaniques plongent dans la mer à Phu-thuong en falaises noires et en orgues basaltiques, face à l'île de Lao-Ma-Nha. Dix kilomètres au sud, quelques îlots sans intérêt ne changent pas la physionomie de ce décor où le sable est le maître absolu ; à l'embouchure du Sông Da-Den, roulant lors de ses crues des eaux noirâtres, My-quang blottit quelques cocotiers à vrai dire insolites : depuis le parallèle de Xuân-day, ses peuplements ont en effet disparu, remplacés à l'intérieur des terres par de riches plantations d'aréquiers... Nulle vie ne se montre jusqu'à Tuy-hoa le long du rivage quasi rectiligne où déferlent les longs rouleaux. Alors commence l'estuaire du Sông Ba ou Sông Darang ; venu des hauts plateaux du Kontum, le fleuve dilaté et encombré d'îles, large de plus d'un kilomètre, cherche son issue vers la mer ; la barre en rend très malaisé le



Long Phuoc et la montagne de Song Cau. ⟶



Région du Varella.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

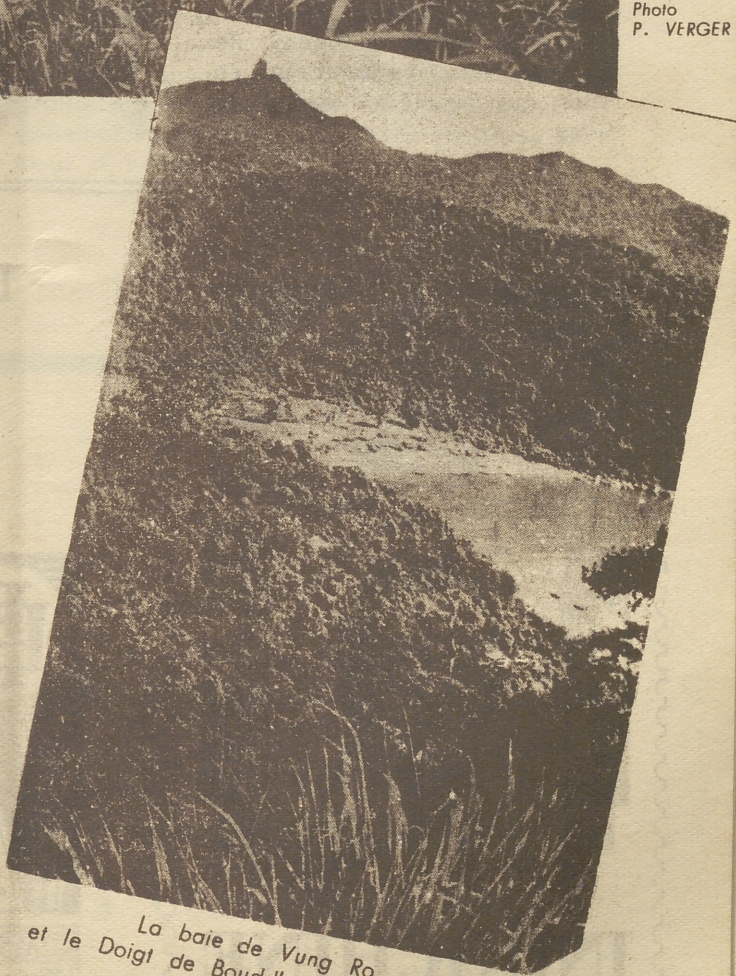


Photo P. VERGER

La voie ferrée sur la corniche du Varella.

franchissement. Pour cette raison, Tuy-hoa, la cité des marchands de riz, n'est pas un port de mer ; à plus d'une lieue de l'embouchure, elle ne voit glisser sous les fenêtres de ses maisons chinoises et sous sa colline décorée d'une tour chame que des barques pêchant avec leurs filets et carrelets sur les eaux tranquilles et poissonneuses de l'estuaire.

... Et voici encore la mélancolie des dunes tantôt dorées, tantôt blanches comme le sel. A quinze kilomètres de Tuy-hoa, le Sông Ong-Cô se termine comme le Sông Darang ; une longue flèche aiguë le repousse au nord dans un chenal. Nous atteignons ainsi le pied du puissant massif du Varella que nous regardions croître sans fin à l'horizon du sud, lançant sur la mer sa muraille de granit couronnée par le « Doigt de Bouddha » ; granite à gros grains gris et blancs ; les pluies et les vents l'ont façonné en boules dont l'équilibre inquiète le voyageur. Des siècles d'ouragans ont ici patiné de noir ses glacis superbes s'abîmant dans la mer ; ailleurs les revêt une forêt luxuriante. Une dernière baie, Vung-Rô, riche en coraux, d'un vert mystérieux et transparent, compose un décor où l'on ne sait quoi le plus admirer de l'ampleur des lignes ou de l'éclat des couleurs. Votre sampan la franchira en une heure et par un sentier dévalant à travers collines et ravins, vous atteindrez le Phare du Varella. Dans le grand vent chargé d'embruns, vous contemplerez à loisir la mer, « la mer toujours recommencée » ; et la nuit vous verrez tourner les feux inégaux des phares de Nha-trang et de Quinhon, au ras des vagues ténébreuses.



La baie de Vung Ro et le Doigt de Bouddha (Cap Varella).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'AMIRAL ET Mme DECOUX VISITENT L'AGGLOMÉRATION DU BANC DE SABLE DE HANOI



Le Chef de la Fédération et Mme Decoux se sont arrêtés longuement à l'Infirmerie, que desservent simultanément la Croix-Rouge et les Services municipaux, à l'Ecole des filles que dirigent les Sœurs de Notre-Dame du Rosaire, à l'église Sainte-Thérèse et à l'Ecole attenante, dont le R. P. Caillon, curé de l'église des Martyrs, et le R. P. Bang, desservant, ont fait les honneurs ; enfin à l'Ecole artisanale, présentée par M. Camboulive, Directeur de l'Ecole Professionnelle. Tandis que le Gouverneur Général laissait des dons aux œuvres visitées, Mme Decoux a tenu à distribuer elle-même des friandises aux très nombreux enfants qui en remplissaient les salles.



DEUX NOUVEAUX TIMBRES INDOCHINOIS



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Souvenirs d'un vieil annamitisant

(Suite de la page 12.)

dicament ? — Moi, je dis : *Ki nin*, et tout le monde me comprend. »

C'est comme la dame qui disait : « Moi, je me débrouille avec trois mots : *đi vê, mau lên*, « tôille ». On pourrait même se débrouiller avec moins encore.

Ce bon docteur n'oublia pas ma « quinine » et mes « coliques sèches ». Bien des années plus tard, revenu dans la colonie, avec des galons, il vint me faire une visite pour me rappeler, aimablement d'ailleurs, ces vieux souvenirs.

« Il se débrouille. »

Il est évident que la somme des connaissances requises pour « se débrouiller » varie suivant les personnes, suivant la situation que l'on occupe, les fonctions que l'on remplit, suivant même la capacité intellectuelle de chacun.

On ne peut pas demander à quelqu'un qui n'a qu'une instruction élémentaire, une intelligence au-dessous de la moyenne, d'acquérir une connaissance de l'annamite qui lui permette de lire les journaux ou les revues annamites, ou de converser sur des sujets plus ou moins abstraits. Un fonctionnaire qui n'a à parler annamite qu'avec les gens du peuple, pour affaires de douane, par exemple, ou pour la police, ne sera pas obligé de faire des études poussées. Un Administrateur, par contre, ou tout autre fonctionnaire de condition supérieure, devra avoir un bagage suffisant pour lui permettre de se débrouiller dans une affaire compliquée, ou tout simplement de tenir son rang, au moment voulu.

Pour en arriver là, il faut, non seulement faire quelques efforts pour apprendre ce qui vous est nécessaire en fait de connaissance de l'annamite, mais aussi, et c'est absolument indispensable, entretenir, par un usage constant, ce que l'on a acquis. Quelqu'un qui, le diplôme d'annamite conquis, met un sceau sur ses livres, et un cadenas sur ses lèvres, celui-là, qu'il soit placé haut ou bas dans la hiérarchie des fonctionnaires, ne « se débrouillera » jamais, car, même s'il a passé brillamment son examen, il oubliera bientôt la majeure partie de ce qu'il a appris. On oublie bien sa langue maternelle. Quand je revins en France, après dix-huit ans d'absence, je n'avais pas oublié le provençal, mais les conjugaisons me gênaient beaucoup. Il me fallut plusieurs mois pour m'y remettre.

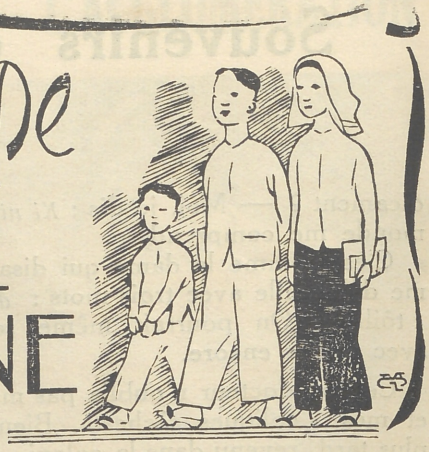
(A suivre.)

Le Maréchal a dit :

" Seule l'autorité permettra, quand la France sera délivrée des contraintes de la guerre, d'abattre les privilèges et de réaliser le programme social que j'ai formulé à Saint-Etienne et à Commentry. "

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le Rôle Social de L'ÉCOLE EN COCHINCHINE



PAR M TABOULET

Chef du service de l'Enseignement en Cochinchine

DEMANDE. — *Les fonctions de l'instituteur ne sont pas limitées par les barrières qui entourent les écoles. En dehors de l'instruction et de l'éducation distribuées dans les classes, l'école joue un rôle des plus importants dans la vie sociale du pays. Pourriez-vous, Monsieur le Directeur, indiquer à nos auditeurs comment l'école participe à la vie sociale de la Cochinchine ?*

RÉPONSE. — L'Ecole cochinchinoise ne s'occupe pas seulement de former les jeunes esprits qui lui sont confiés. Elle doit veiller aussi sur le développement normal des corps. Son but est de préparer une jeunesse instruite et forte. L'éducation physique exerce à cet égard le rôle capital que chacun connait. Pour compléter cette action, un contrôle médical est en voie d'organisation. Ce contrôle fonctionne déjà dans la région Saigon-Cholon. Le médecin-inspecteur des écoles de la région établit les fiches sanitaires de tous les élèves des écoles publiques ; ces fiches sont soigneusement tenues à jour. Les déficiences constatées sont signalées aux familles intéressées. Des conseils sont donnés sur les mauvaises attitudes, sur l'hygiène générale, sur l'hygiène dentaire. On vient de mettre à l'étude la division de l'agglomération Saigon-Cholon en secteurs médicaux, dotés chacun d'un médecin indochinois. Une visite aura lieu chaque mois pour dépister les maladies contagieuses. Une visite plus approfondie, destinée à surveiller la croissance des élèves, aura lieu chaque trimestre. Ainsi entendue et pratiquée, la médecine scolaire peut exercer la plus salutaire influence sur la santé du corps social tout entier.

D. — *Le contrôle médical s'exerce-t-il également dans les provinces ?*

R. — Le contrôle sanitaire est organisé dans tous les centres importants. Mais il existe en Cochinchine plus de 1.700 formations scolaires, dont beaucoup sont éloignées de tout centre médical. 75 écoles sont visitées régulièrement par un médecin ; 150 autres bénéficient de la proximité immédiate d'un hôpital, d'un dispensaire, d'une infirmerie. Les écoles rurales reçoivent la visite du médecin ou de l'infirmier, en cas d'épidémie ou à l'occasion des séances de vaccination. Il serait hautement désirable de généraliser l'inspection médicale des écoles dans toutes les parties de la Cochinchine. Le cadre des médecins de l'Assistance étant insuffisant pour une pareille besogne, on pourra peut-être utiliser par la suite les assistants de médecine sociale, ou même des infirmiers expérimentés. En attendant, les fiches sanitaires sont tenues à jour, par les infirmiers et surtout par les instituteurs. 140.000 élèves en sont dotés.

D. — *L'état sanitaire est-il satisfaisant dans les écoles ?*

R. — Oui, dans l'ensemble, Une certaine recrudescence du paludisme est signalée çà et là. Le fait tient à ce que les distributions de quinine sont devenues moins fréquentes et ont même cessé dans certaines provinces à endémie palustre. Seules quelques provinces ont pu continuer les distributions du précieux médicament. En revanche, les vaccinations préventives ont pu être faites normalement dans toute la Cochinchine. Durant l'année scolaire 1941-1942 ont été vaccinés :

contre la variole ..... 113.000 élèves ;
contre le choléra ..... 56.000 élèves ;
contre diverses affections .. 26.000 élèves.

D. — *Pouvez-vous quelque chose en faveur des écoliers qui vous sont signalés comme chétifs, incapables de poursuivre des études normales ?*

R. — Oui, l'enfant peut être envoyé au Préventorium de Phu-lam. Réquisitionné, le Préventorium n'a pu ouvrir ses portes en 1941. Mais il sera rendu en septembre 1943 à sa destination. Le Préventorium recrute ses pupilles parmi les enfants de 8 à 12 ans, dont le développement physiologique se trouve retardé, mais qui sont indemnes de toute affection contagieuse. Les fiches sanitaires sont utilisées pour la prospection des sujets malingres à diriger sur le Préventorium. Le régime du Préventorium comporte la vie en plein air, la suralimentation, des exercices physiques et des jeux appropriés, un horaire de classe réduit, le tout sous contrôle médical. Le Préventorium remet d'aplomb les enfants guettés par la maladie et les rend à leur famille forts et bien portants. Depuis sa fondation (1938) jusqu'en 1941, 300 enfants ont été traités à Phu-lam. Après un séjour d'un an, dont 3 mois au bord de la mer, on constate un accroissement moyen de la taille de cinq centimètres et une augmentation moyenne, en poids, de 2 kg. 600.

D. — *Par qui est entretenu le Préventorium ?*

R. — Le Préventorium tire ses ressources du budget local et d'une subvention de l'A. M. A. S. Les pupilles sont admis à titre gratuit. Quelques enfants bénéficient d'une bourse offerte par des personnes charitables.

D. — *Le maintien et le développement du Préventorium de Cochinchine paraissent hautement désirables. Mais il existe une plaie sociale autrement redoutable, celle de la sous-alimentation, qui entrave le développement physique d'un grand nombre d'enfants. L'école peut-elle lutter contre cette carence ?*

R. — Il existe, en effet, dans la partie la plus pauvre de la population rurale, une sous-alimen-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tation réelle, due au manque d'aliments gras et de viande, aux époques de soudure, surtout. C'est seulement pendant la période d'abondance qui suit la récolte que la ration alimentaire des enfants est normale. Beaucoup d'enfants des villages éloignés prennent leur déjeuner à l'école ; ils apportent une boule de riz froid, un peu de poisson sec ; ces denrées constituent toute leur nourriture pour la journée. Depuis longtemps déjà, le Service de l'Enseignement s'est attaché à multiplier les cantines scolaires, qui ont pour but précisément de combattre la sous-alimentation des écoliers.

D. — *Pouvez-vous fournir quelques détails sur le fonctionnement des cantines scolaires ?*

R. — Les cantines distribuent à midi un repas chaud aux enfants peu fortunés ou qui habitent loin de l'école. Le repas revient en moyenne à dix cents ; il se compose d'un bol de soupe, de 260 grammes de riz, de 150 grammes de légumes, de 100 grammes de viande ou de poisson, et d'un dessert. Selon leur condition de fortune, les enfants sont admis les uns gratuitement, les autres à demi-tarif, les autres à plein tarif. La somme demandée aux élèves payants varie de 0 $ 01 à 0 $ 12. Il existe à l'heure actuelle 141 cantines en Cochinchine. Ces cantines n'ont pas distribué, en 1942, moins de 700.000 repas ; il est servi en moyenne 4.600 rations par jour. La préparation des repas est contrôlée par les maîtres, qui assurent également la surveillance générale, à tour de rôle. Les dépenses totales pour l'entretien des cantines sont d'environ 50.000 piastres par an.

D. — *D'où les cantines scolaires tirent-elles leurs ressources ?*

R. — Les cantines sont entretenues par les Caisses des écoles. Toutefois, certains philanthropes assument la charge totale ou partielle de quelques petites cantines. Je rends hommage à la générosité de ces charitables donateurs et au dévouement inlassable des membres du corps enseignant, sans lequel les cantines n'auraient pu ni voir le jour ni subsister. Les cantines constituent un puissant moyen d'action, au triple point de vue scolaire, social et moral. Cette institution est la parure des écoles de la Cochinchine. Les cantines accroissent l'influence de l'école ; elles la font aimer. Elles font aussi aimer la France, animatrice de cette admirable philanthopie en action.

D. — *Vous venez de parler des Caisses des écoles. Quel est le rôle de ces Caisses ?*

R. — Ce sont des organismes qui mobilisent les bonnes volontés au profit de la jeunesse studieuse. Chaque province de Cochinchine possède sa Caisse des écoles. Les Caisses tirent leurs ressources des cotisations de leurs membres, des subventions, des dons, des recettes des cantines et des ateliers d'apprentissage, du produit des fêtes sportives, théâtrales, kermesses et autres, etc... Elles entretiennent les cantines, subventionnent les ateliers d'apprentissage, les colonies de vacances, les sociétés sportives, les bibliothèques scolaires, distribuent des secours et des bourses aux élèves nécessiteux : achètent des vêtements et des tissus pour les distribuer aux écoliers pauvres, etc... En 1941, le budget global des caisses des écoles de Cochinchine a accusé 306.000 piastres de recettes et 255.000 piastres de dépenses, laissant en caisse en fin d'exercice un reliquat de 51.000 piastres.

D. — *Parmi les institutions soutenues par les Caisses des écoles, figurent les colonies de vacances. Je me suis laissé dire que le mouvement en faveur de ces colonies prenait une ampleur considérable.*

R. — C'est exact. Les résultats obtenus ont été tellement probants que tout le monde, Administrateurs, Inspecteurs, personnel enseignant, s'efforce de développer le plus possible ces colonies, qui redonnent santé et vigueurs aux enfants déprimés. Au cours de l'été 1942, sept colonies ont été organisées, sous l'égide du Service :

Pour les enfants européens, à la montagne, deux colonies, à Dalat et à Bana ;

Pour les enfants indochinois, à la mer, cinq colonies au Cap Saint-Jacques, à Bênday (Travinh), à Hà-tiên (plage de Mui-nai), à la pointe de Camau, à Nhatrang.

Les sept colonies ont réuni un total de 1.600 colons, 60 Français et 1.540 Indochinois.

En 1941, le nombre des colons s'était élevé à 1.025 seulement. Il y a donc en cette année, 575 participants de plus, soit une augmentation de 56 % d'une année à l'autre. Toutes les provinces de Cochinchine, sans exception, ont envoyé des enfants en colonies de vacances.

Les résultats de la campagne 1942 ont été excellents. Colons et surveillants sont revenus ravis de leur séjour à la montagne ou à la mer, pleins d'allant et de gaieté, empreints d'un esprit nouveau. Certains colons ont gagné 3 et 4 kilogrammes. La moyenne d'accroissement a été de 1 kg. 800. Presque tous les enfants ont gagné un centimètre de taille. Ces résultats paient les organisateurs de bien des peines ; ils font oublier toutes les difficultés qu'il faut surmonter pour mener à bien une telle entreprise.

Cette année, les colonies de vacances vont recevoir une impulsion encore accrue. Le camp de Nhatrang sera agrandi de façon à recevoir 1.000 colons à la fois ; on va probablement construire en dur deux autres camps, l'un à Bênday, l'autre à Hatiên.

Les colonies de vacances sont une institution de bienfaisance qui touche la population autochtone autant que les cantines. Tout ce que l'on fait en faveur de l'enfant est profondément ressenti par les parents. Ce retentissement moral des œuvres scolaires en double le prix. Nous ne ferons jamais assez en faveur de ces œuvres.

D. — *Je ne pensais pas que le nombre de ces œuvres d'assistance scolaire fut si important.*

R. — Je pourrais encore parler des Mutuelles. Ces Associations d'élèves, et d'élèves seuls, ont pour but de développer chez les enfants le goût de l'initiative, le sens de l'action en commun, l'esprit d'épargne et d'entraide. Elles tirent leurs ressources des cotisations, des subventions, des dons, des bénéfices réalisés, par les coopératives scolaires, sur la vente des objets fabriqués par les élèves, sur les récoltes du jardin scolaire, les recettes des fêtes scolaires, etc... L'argent ainsi recueilli sert à embellir les écoles, à enrichir le matériel d'enseignement, à encourager le scoutisme et les sports.

D. — *Je vous remercie, Monsieur le Directeur, d'avoir bien voulu préciser pour nos auditeurs, le rôle social de l'Ecole en Cochinchine.*

R. — Puisse cet entretien contribuer à augmenter le nombre des personnes qui s'intéressent au développement des œuvres d'assistance scolaire, et à grossir ainsi le budget de ces œuvres qui contribuent si activement et si efficacement à la formation d'une race loyale, instruite et vigoureuse.

(*Aux écoutes de Radio-Saïgon*).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Lettre du Tonkin

LES premières chaleurs nous valent une recrudescence d'activité de la gent ailée : moustiques et avions de bombardement.

Nos voisins ont des principes et c'est pour troubler notre digestion au début de l'après-midi que retentit la sirène d'alerte. Je crois de plus en plus que les missions de bombardement sont considérées par l'aviation sino-américaine comme un divertissement de week-end, car les vendredi, samedi et dimanche sont généralement les jours choisis.

Dès les premiers mugissements de la sirène, en quelques minutes, Hanoi devient d'un calme plus que dominical. Les voitures arrêtées, les « pousse » rangés le long des trottoirs, chacun réfugié dans les maisons, les tranchées ou les abris, rien ne bouge. On lance quelques coups d'œil furtifs vers le ciel bleu où peut-être vont apparaître les flocons blancs de la D. C. A. Celle-ci doit être considérée avec respect : lorsqu'un obus éclate à 3.000 mètres, ses débris finissent toujours par retomber...

Mais lorsque l'alerte cesse, la ville éclate comme un fruit trop mûr. En quelques secondes, les rues se remplissent, les « pousse » se précipitent, les portes s'ouvrent et le soleil continue à briller sur ce beau samedi de printemps.

Hâtons-nous de rire de ces menues éclaboussures de la guerre en Indochine, car nous pourrions, hélas ! avoir à en pleurer. Si Hanoi n'a pas été atteint jusqu'ici, des innocents ont été tués à Haiphong, et en d'autres points du Nord-Indochine, et nous ignorons ce que nous réserve l'avenir.

Passons à des sujets plus gais. Le dernier ou l'avant-dernier dada de Hanoi, c'est l'équitation. Une ingénieuse bonne volonté a pourvu de chevaux la section hippique du Cercle, section restée théorique jusqu'ici.

Le feu sacré a saisi quelques-uns et l'on monte à cheval ; pour pouvoir porter des bottes — ou des jodhpurs — comme vous le savez. De toutes jeunes filles et des messieurs sérieux s'en vont trottinant sur la piste avec la mine contrainte de celui qui s'attend au pire, et l'agréable sentiment d'appartenir à une élite.

Les chevaux prennent la chose moins au sérieux et attendent sans impatience l'heure de rentrer à l'écurie. Ce sont d'assez jolies bêtes, d'une taille fort décente pour l'Indochine, et d'anciens ou futurs chevaux de course. Ils ont quelquefois la bouche un peu dure ou bien une ardeur au travail relative. Le maître de manège prétend que seuls ses élèves sont coupables : à l'en croire, ils sont dépourvus de jambes. Les cavaliers eux, refusent d'être pris pour des culs-de-jatte et la question n'est pas résolue. Au moins les centaures savaient qu'ils devaient s'en prendre à eux mêmes !

Mais tout ce joli monde reste à peu près en selle et il est rare qu'un cheval se débarrasse de son cavalier pour le contempler avec un intérêt un peu méprisant et gambader cavalièrement sur le terrain. Et un petit temps de galop, par une belle fin d'après-midi, reste un plaisir exquis.

L'activité théâtrale Nord-Indochine continue à manifester une vitalité débordante.

A Hanoi, un nouveau groupe, dirigé par M. H. Barué, a présenté « Gringoire », de Théodore de Banville et « Florence », pièce inédite de Sacha Guitry.

« Gringoire » nous a ravis : c'est une courte pièce moyenageuse pleine de verve et d'intelligence et écrite dans un beau style « français » qui nous a plongés, dès les premières répliques, dans une atmosphère « bien de chez nous », M. Barué y campa avec brio le personnage de Gringoire, bohème médiéval, truculent et poète. Il y déclama avec une voix chaudement timbrée et une exaltation bien dosée la superbe ballade villonesque « Dans le verger du roi Louis ». Quant au roi Louis, joué par un jeune, M. Rollin, il rallia tous les suffrages du public ; le personnage de Louis XI, subtil et coléreux, sa silhouette maigriote et ratatinée, fut évoquée avec un talent et une vérité très remarquables.

Quant à « Florence », nous serons moins

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tendres. Bien que beaucoup de personnes aient paru l'apprécier, nous avons personnellement trouvé cette pièce bien mauvaise. C'est du mauvais Guitry, même pas spirituel. Certes, le début — une spectatrice, du parterre, interpelle le héros sur la scène — est drôle, et le premier acte peut passer, mais le reste est lourd, traînant ; il y flotte une atmosphère compliquée de coucherie vraiment périmée, et sans aucun intérêt.

Grâce au ciel, les principaux acteurs de la troupe évoluent avec aisance et le héros se prend les pieds dans le fil du téléphone avec la plus naturelle des maladresses.

Quoique la morale ait semblé un instant bousculée, elle triomphe après un ou deux quiproquos assez laborieux et l'état de mariage apparaît comme l'oasis de toutes les félicités.

C'est une mode apparemment, car à Haiphong la troupe dont je vous ai déjà entretenu dans une précédente lettre voit également un mari se couvrir de gloire, et non de ridicule, comme le veut la tradition vaudevillesque.

Dans « le Train pour Venise », joué pour la soirée de la Croix-Rouge, une dame impossible, un mari pris par ses affaires, un amoureux conquis par la dame sus-mentionnée, un père plein de bonnes intentions et un valet de chambre plein de bonne volonté, évoluent dans un jeu compliqué, qui, nous l'apprendrons dans la dernière scène, était tenu en main par ce mari supérieur.

Le public se demande seulement s'il valait la peine qu'il dépensât tant d'ingéniosité souriante pour récupérer une telle peste.

Mais comme ce théâtre « des boulevards » qui remonte à une dizaine d'années, nous paraît loin, loin, et poussiéreux, tout autant que le répertoire de feu Augier ! Heureusement qu'une interprétation pleine de bonne humeur sauva tout cela.

Haiphong, d'ailleurs, n'a pas cet aspect un peu guindé propre à Hanoi. L'hospitalité y est charmante et l'un de nos amis s'en est vu, une bouteille de Bourgogne aidant (la dernière, bien entendu!), inspirer cette chanson qui, accompagnée d'une musique délicate, est maintenant sur toutes les lèvres de la cité.

Nous l'avons intitulé :

« Dura lex, sed lex » (1)

***

Quand on arrive en Indochine
On nous dit d'un air attristé :
« Y a presque plus rien, c'est la ruine !...
Enfin, venez toujours dîner. »
Et comme on est surpris ensuite
De voir tant de choses à foison
On vous répond alors bien vite :
« Nous avions quelques provisions ».

Dans bien des maisons sympathiques,
Le vin coule encore... quelquefois.
Y en a toujours... mais c'est comique,
C'est la dernière bouteille qu'on boit.
Alors, comme elle vous semble bonne,
On en boit et on en reboit,
Tant pis pour notre pauvre foie.

On fait des quantités d'emplettes —
De tout, on a peur de manquer. —
On achète, on vend, on rachète
Et l'on fout par terre son budget ;
Si bien qu'on a même plus le rond ;
Et qu'il faut faire les parquets
Et laver le linge de la maison
Avec la provision de café.

Pour l'hiver prochain, on achète
Du tissu de laine, c'est prudent ;
Et, pour le prévenir des bêtes.
Une malle de camphre et on le met dedans.
Des allumettes, on en a plein,
Si bien que c'est avantageux
Et que ça remplacera très bien
Le charbon d'Hongay, pour faire le feu.

Y a beaucoup de gens qui sont prudents,
Y en a bien d'autres qui voudraient l'être
Mais qui ne peuvent pas, ils se rongent les sangs.
D'autres qui vivent sans se tourmenter
De l'avenir : ils ont confiance !
Et c'est peut-être ceux qui sont dans le vrai.

Je ne saurais terminer cette lettre sur une note plus optimiste.

Z.

(1) N. D. L. R — Contrairement à ce qu'un vain peuple pense, l'aphorisme latin « Dura lex, sed lex » ne se traduit pas par « L'oie est dure, mais c'est de l'oie ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La semaine dans le monde

DU 20 AU 27 AVRIL 1943

LES OPÉRATIONS EN ASIE ET EN OCÉANIE

Chine.

Les forces impériales nippones ont déclenché de nouvelles opérations importantes contre les forces chinoises du Shansi et du Honan, dans la région bordant le chemin de fer Péking-Hankow.

— Dans le nord du Shansi, les combats ont permis aux troupes japonaises de s'emparer, le 21 avril, des villes de Lingchwan et Heng-Shui-Chen, à 12 kilomètres au sud de cette dernière. L'avance se poursuit en direction du sud-est.

— Dans le Honan, Lien-Hsien a été capturée le 21 avril, et Hochienchen est déjà menacée.

Les troupes de Chungking, au cours de ces opérations, ont encore subi de lourdes pertes.

SUR LES FRONTS D'EUROPE ET D'AFRIQUE

Russie.

Sur toute l'étendue de ce front, on ne signale toujours que des combats d'importance locale.

Tunisie.

L'offensive alliée a repris avec l'attaque massive de la VIIIe Armée britannique, déclenchée dans le secteur sur le 20 avril.

Cependant, en raison de la configuration du terrain le long de ce nouveau front, les quelques gains n'ont été obtenus qu'au prix de durs combats et de lourdes pertes.

Le 21 avril, Enfidaville tombait aux mains des troupes du général Montgomery.

Le 23 avril, Takrouna, à 5 kilomètres au nord-ouest d'Enfidaville, sur la route Enfidaville-Zaghouan, était occupée à son tour.

Le 24 avril, la Ire Armée déclenchait une offensive dans le secteur de Bou Arada et occupait Goubellat, sur la route Medjez el Bab-Bou Arada, à 14 kilomètres au sud-est de cette dernière.

Enfin, la VIIIe Armée, après cinq jours de combat, se trouvait à 10 kilomètres d'Enfidaville.

NOUVELLES DE FRANCE

20 avril. — Les délégués permanents des comités sociaux d'entreprise qui, comme on le sait, groupent des représentants patronaux et ouvriers se sont réunis à Paris.

Les rapports ont mis en pleine lumière l'efficacité du système.

M. Hubert Lagardelle, ministre du Travail, a présidé la dernière séance et a exprimé aux délégués sa satisfaction. « La société de demain, a-t-il déclaré, ne peut plus être un assemblage incohérent d'activités portant des vues égoïstes. Elle doit être organisée unie et solidaire ».

Il a conclu en disant : « Nous travaillons moins pour aujourd'hui que pour demain. Nous jetons les bases d'une civilisation nouvelle qui sera non plus dominée par le capital, mais animée par le travail ».

22 avril. — Les journaux français soulignent la normalisation progressive des rapports franco-allemands qui reprennent un climat de confiance. La France est, parmi les pays occupés, le seul Etat qui ait un gouvernement spécial et soit reconnu comme une grande nation, même par les vainqueurs.

— La relève des prisonniers continue.

— On signale que cinq journées d'études économiques et sociales viennent de réunir au Mont-Dore 200 représentants groupant des militants syndicalistes, des patrons, des maîtres religieux, des agriculteurs, des artisans. Les journaux soulignent que les dispositions pratiques doivent suivre de près les discussions théoriques. La masse des travailleurs français demeurera indifférente aux discussions les plus poussées si elles ne s'accompagnent de solides réalités. L'accord de la vie et des principes est tout le fond de la réforme qui, demain, donnera tous ses fruits dans une France pacifiée et libérée. Tout le travail de l'esprit dépensé si généreusement aujourd'hui doit conduire à cet accord sous peine d'être stérile.

— Le professeur Grimm, professeur de droit international, a fait à Nancy une conférence portant comme titre : « Faisons la réconciliation franco-allemande ».

— Plusieurs milliers de prisonniers français en Allemagne pourront passer les Fêtes de Pâques en France, dans leur famille.

24 avril. — Le Maréchal a quatre-vingt-sept ans. Selon le désir formellement exprimé par le Chef de l'Etat, cet anniversaire est célébré avec la plus grande simplicité.

— Le Comte de Paris a subi une opération chirurgicale à Larache (Maroc espagnol). Son état est satisfaisant.

— De nouvelles mesures sont prises pour lutter contre la Franc-Maçonnerie qui continue à agir dans l'ombre. La presse souligne que c'est en déracinant la Maçonnerie que la France pourra accomplir sa révolution morale et sociale.

— La presse française invite les Français à ne plus être des « gobe-mouches », selon l'expression de Jacques Bainville, à ne plus avaler les bobards les plus absurdes, à ne plus accueillir comme parole d'évangile les plus grossiers mensonges.

25 avril. — Les restaurants communautaires connaissent un gros succès.

26 avril. — On signale que la refonte de l'éducation physique et du sport français est parachevée par la réorganisation de l'Ecole Nationale de Joinville qui, modernisée et agrandie, deviendra un institut national. Elle pourra recevoir mille stagiaires.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

Un mot vide de sens.

... Démocratie, « democracy », qu'il soit écrit à la française ou l'américaine, c'est un slogan vide de sens qui sert de pavillon à une marchandise bien frelatée. C'est ce que nous explique Etienne de Sézac dans la *Gazette de Hué* du 17 avril :

Où est-il, le peuple souverain ?

Tout se passe en petit comité, entre quatre murs, où un aréopage judéo-maçonnique composé de sages de Sion, tranchent toutes les affaires et chambardent tout en dernier ressort dans la hâte de déclarer « leur » guerre aux « fascismes ».

Qui donc en France, la désirait, la guerre ?

A-t-on jamais consulté le peuple souverain, lorsqu'on fit tout pour brouiller la France avec l'Italie fasciste et avec l'Allemagne hitlérienne ?

Lui a-t-on jamais demandé s'il consentait à faire tuer ses fils pour empêcher une ville allemande, Dantzig, de revenir à l'Allemagne ?

Jamais, jamais ! Le peuple de France fut constamment tenu sous le boisseau, dans l'ergastule où ses maîtres d'un jour lui dispensaient la joie de pérorer chez le marchand de vins, — vrai souverain sous un régime de Bistrocratie...

La Démocratie — ou souveraineté populaire — n'est en fait qu'un misérable trompe-l'œil, « un je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue »... *Mot vide de sens, n'offrant aucune substance à l'esprit ni au cœur. Un roi, un empereur, un dictateur sont des créatures de chair et d'os. On les aime, on les adore ou on les exècre. Mais on vibre — d'amour ou de haine. On vit dangereusement pour ou contre eux. On embrasse une image colorée, on étreint de la vie.*

En démocratie — triomphe de la grisaille et de l'anonymat —, l'abstraction et l'allégorie sont reines... Qu'était-ce donc que cette Troisième République — dont les petits enfants, intoxiqués dès les bancs de l'école, apprenaient à chanter les fictives vertus ?

Une idée creuse, une femme sans tête, un symbole posé sur un piédestal de nuées !

(GAZETTE DE HUE du 17 avril 1943.)

Le communisme tel qu'il est.

Ce qui n'est pas vide de sens, par contre, c'est le Communisme et le programme qu'il comporte. Citons à cet égard quelques passages de la remarquable conférence que le pasteur Lehnebach fit récemment à Saigon sur ce sujet.

Je m'adresse à des révolutionnaires, et je pense que ce serait vous faire injure que de vous convier simplement à la contemplation d'un épouvantail.

Je me suis souvent demandé, en voyant les Jeunesses communistes à l'œuvre, d'où venait leur ferveur et l'espèce de joie qui les animait. En lisant les comptes rendus de voyages en Russie soviétique, j'ai été frappé de rencontrer chez les écrivains favorables à l'U. R. S. S. et chez les autres, le même témoignage. Il y a en Russie une sorte de joie dans l'action, une sorte d'euphorie qu'on ne peut nier.

D'où vient donc que ces gens sont joyeux, enthousiastes et que nous sommes souvent si grisailles, si ennuyés d'avoir à agir ?

Cela vient de ce que les communistes savent ce qu'ils veulent accomplir, de ce qu'ils ont une vision de l'avenir de l'homme qui est peut-être fausse mais qu'ils ont campée devant eux et au nom de laquelle ils avancent, alors que trop souvent les gens sérieux que nous sommes, pensent et par conséquent agissent sans plan, sans vision commune de la tâche à accomplir.

Qu'est-ce que le Communisme ?

C'est une religion dont le théologien est Karl Marx. Elle a pour Dieu l'homme, pour foi le Progrès, pour espérance le Monde rénové par la dictature du prolétariat.

Ajoutons qu'ayant rejeté Dieu, elle n'a pas de charité.

La Russie est un mythe au sens où l'entendait Sorel, c'est-à-dire l'image exaltante et dynamique d'une réalité à venir.

C'est la matérialisation du vieux rêve de la Renaissance. L'homme, seul, libéré, grandi, devenu Dieu.

Un dimanche après-midi, en pleine banlieue rouge j'avais parlé comme ici ce soir du communisme. Un contradicteur prit la parole et me posa cette question : « *Pourquoi, puisque tu es un sans-le-sou comme nous, puisque tu n'es pas un bourgeois, pourquoi es-tu contre nous ?* » *Il avait une belle tête d'ouvrier de chez nous, une tête à finir sur une barricade un jour d'émeute...*

Sa question alla jusqu'au fond de moi-même... Oui, pourquoi n'étais-je pas avec eux et c'est de ce jour-là que j'ai vu clair, je lui répondis : « *Parce que j'ai été élevé dans une maison qui était un foyer. Parce que je peux aller m'asseoir dans la petite maison au sol de terre battue où j'ai vu mourir mon grand-père, un pauvre, très pauvre ouvrier de chez nous. Parce que moi-même, maintenant je sais ce que c'est que de trembler pour des petits, je sais ce que c'est que de passer une nuit d'angoisse, penché sur un berceau d'enfant... Parce que moi qui n'ai rien, j'ai une famille.* »

« *Tant qu'il y aura, dit Sieburg, des êtres qui aimeront mieux s'épancher sur l'épaule d'une mère ou d'une femme que sur une plaque blindée, notre enfer sera plus agréable que le paradis de la collectivité.* »

Dans sa conclusion, l'orateur s'est adressé à *ceux qui se disent, au fond de leur confort, et de leur indolence :* « *Le communisme, après tout... Peut-être qu'on pourrait s'arranger quand même...* »

A ceux-là je veux dire, sans rien mettre de péjoratif dans ce mot : « *Vous êtes des bourgeois et très crûment, vous pensez à trahir. Eh bien, Lénine a pensé à vous. En 1917, il avait donné des instructions pour que les révolutionnaires se rendent maîtres des casernes. On y lit cette phrase terrible, et, je crois juste :* « *S'assurer la complicité d'éléments non révolutionnaires qui viennent à nous en escomptant notre victoire, puis, dès le résultat acquis, les exécuter immédiatement, un renégat pouvant toujours trahir une seconde fois* ». On ne flirte pas avec le communisme.

(LE LEGIONNAIRE DE COCHINCHINE,
1re quinzaine d'avril 1943.)

Une révolution demande des révolutionnaires.

Lecour-Grandmaison le rappelait hier opportunément aux « Débats » ; trop peu ont compris le Maréchal quand il répétait que « la Révolution ne peut pas être l'œuvre d'un homme ; il faut qu'elle soit celle d'un peuple entier derrière le Chef » ; *trop ont oublié que* « pour faire une révolution, il faut des révolutionnaires ».

Lecour-Grandmaison complète ces réflexions pertinentes par cette définition des révolutionnaires : « des hommes qui sentent la nécessité de substituer un ordre de choses nouveau à un ordre de choses vieux et périmé, et qui savent quel ordre de choses nouveau ils veulent instaurer. »

(ACTION du 24 avril 1943.)

Si « éternelle » que soit la France, son histoire n'en coule pas moins, et rien ne peut arrêter ce flux des heures et des ans. Ce n'est donc pas de la France d'hier qu'il s'agit, mais c'est aujourd'hui et ce sera toujours la France de demain qu'il faut assurer et protéger.

Les termes de conservateur, réactionnaire, socialiste... n'ont plus de sens, ou, s'ils en avaient, serviraient à désigner autre chose.

Conserver quoi ?... réagir dans quelle direction ?...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il est aussi vain de vouloir stabiliser la vie politique de prétendre arrêter la minute qui passe. Cela est la loi de la nature et cela est bien ainsi.

(ACTION du 20 avril 1943.)

La légende de Beethoven.

Le *Courrier d'Haiphong* du 17 avril critique les esthètes « sophistiqués » qui se livrent, sur les grandes œuvres musicales, à des exégèses compliquées et bien inutiles. Ainsi, *on a beaucoup écrit sur Beethoven, du bon et du mauvais. Dans toute cette littérature, on ne sait qui est dans le vrai ?... Je possède six ouvrages d'auteurs différents sur ce compositeur. Chacun développe des idées fort belles, mais qui, d'un auteur à l'autre, se contredisent absolument. Chaque écrivain voit Beethoven selon ses convictions personnelles et voudrait les faire partager par le lecteur. Les uns le font républicain, les autres royaliste ; certains le disent athée ou bien fervent chrétien. La vérité est difficile à démêler. Pourquoi, ne pas voir, plus simplement, en Beethoven un « homme », avec les qualités et les défauts d'un homme ?*

Une dame qui venait d'entendre une sonate de Beethoven jouée par lui-même, lui demande ce qu'elle « voulait dire ? ». « Ceci », répondit Beethoven. Et il rejoua la sonate.

Ne cherchons pas dans une œuvre musicale des intentions cachées, la plupart du temps inconnues de celui qui l'a écrite. Goûtons-en la beauté sans rien y ajouter. Quant à la vie privée du compositeur, elle n'appartient qu'à lui seul et ne regarde personne.

(COURRIER D'HAIPHONG du 17 avril 1943.)

Le prix littéraire d'Indochine.

Parlant de la Provence dans l'unité métropolitaine et de l'Indochine dans l'unité impériale, notre confrère L'Action *a écrit récemment : « L'Annam conservateur trouve en la France humaniste son image fidèle, mais combien plus rajeunie et plus humaine. Toutes deux s'abreuvent aux sources vives du Passé et honorent de la même piété le culte des grandeurs vécues. A travers l'Indochine, on surprend les reflets du génie métropolitain ; Métropole et Indochine s'attirent à travers l'espace, mélangent l'essence de leurs cultures, harmonisent leurs morales et leurs civilisations ».*

Le Prix Littéraire d'Indochine, fondé par l'Amiral Jean Decoux, saura attester une fois de plus cette harmonisation nécessaire.

(GAZETTE DE HUE du 17 avril 1943.)

La nouvelle année bouddhique.

Le *Lao Nhay* du 12 avril publie ces quelques vers propitiatoires où s'exprime de charmante façon l'âme bienveillante et poétique du peuple laotien.

« L'année du Cheval va toucher à sa fin. Avec l'année de la Chèvre qui commence, je joins les mains pour invoquer sur le monde les protections divines, celle des divinités des cinq grands fleuves, celle du royaume céleste.

A notre souverain,

Que tout souci Lui soit épargné, qu'Il soit comblé de richesses, que Son règne se prolonge jusqu'à dix mille ans. Que la protection divine s'étende également sur Sa famille.

Que Sa personne soit aussi rayonnante que l'astre de la nuit. S'Il se déplace, qu'Il ait pour véhicule un char d'émeraude. Que Sa force soit égale à celle d'un éléphant blanc. Qu'Il soit bon et juste et s'Il prononce une parole, qu'elle soit écoutée de tout Son peuple.

A l'Amiral Decoux,

Celui qui tient notre destinée, que sa puissance soit aussi grande que le soleil. S'il a eu des soucis, que l'année qui finit les emporte avec elle. Que ses ennemis soient vaincus.

Aux disciples du Bouddha.

Que les disciples du Bouddha trouvent toutes les facilités dans leur tâche. Que notre religion se perpétue. Que les bonzes, dans leur tâche d'éducateur, trouvent la parole facile, l'esprit lucide, un raisonnement aussi rapide qu'une flèche.

Au peuple,

Que les marchands chinois, chams, khmers ou lao, fassent de bonnes affaires. Aux femmes, qu'elles trouvent leur élu.

Au 6e mois, que l'ondée, bienfaisante permette aux travailleurs de la terre de faire leur semence. Que les plants de riz soient aussi grands que les cocotiers. »

(LAO NHAY du 12 avril 1943.)

LA VIE INDOCHINOISE

Du 16 au 26 avril 1943.

VENDREDI 16

Hanoi. — On annonce l'ouverture à Hanoi, fin avril, d'une exposition permanente de l'Artisanat.

Hanoi, Hué. — Le Concours des Tri-huyên commencera le 28 juin : il y aura six places pour les candidats de l'Annam, et douze places pour ceux du Tonkin.

Haiphong. — Grâce à l'initiative de M. Nguyên-manh-Ha, deux restaurants populaires ont été organisés ; deux autres sont en cours de construction.

Hanoi. — S. E. le Consul général Ogawa donne, à l'occasion de son départ, un thé où sont conviées de nombreuses personnalités du monde administratif et journalistique.

SAMEDI 17

Hanoi. — Les obsèques de Me Larre, avocat près la Cour d'Appel, ancien Bâtonnier, ont lieu en présence d'une assistance nombreuse et émue.

Haiphong. — M. Tô, président de l'Association pour la diffusion du Quôc-ngu, fait une conférence exposant l'activité de cette Association au cours des quatre derniers mois : 300.000 personnes, dit-il, ont pu ainsi apprendre et écrire le quôc-ngu.

Hanoi. — Vernissage de l'exposition des frères Pham-Khanh et Pham-Tu.

— Le public hanoïen fit un succès à la représentation d'Athalie en version originale, avec les chœurs, donnée au Théâtre Municipal, par les jeunes filles de la Jeunesse Etudiante Catholique Féminine.

DIMANCHE 18

Hué. — Au cours d'une réunion sportive qui comporte des épreuves variées, le 9e R. I. C. bat, en football, le 10e R. I. C. par 4 à 0, et fait match nul avec Hué, 1 à 1.

Hanoi. — Tennis. — Dans le Championnat du Tonkin, en simple messieurs, Nguyên-van-Tho bat Tam-yoc-Fong par 6/4, 6/3.

En championnat scolaire, l'Annam bat le Tonkin en Basket par 30 à 20, et en football par 2 à 1.

LUNDI 19

Hanoi. — S. E. Aoki, ministre de la Grande Asie Orientale, arrive à Hanoi où il rend visite au Gouverneur Général et assiste avec lui au thé offert en son honneur par S. E. Yoshizawa.

Hué. — S. M. Bao-Dai est revenue à Hué.

Hanoi. — L'Amiral Decoux reçoit les membres du Comité de l'Amicale des Anciens Tonkinois.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Siem-réap. — Le Résident Supérieur Gautier effectue une tournée dans la province de Siem-réap, où il inspecte l'Ecole locale des Cadres de Jeunesse et le camp de Jeunesse des Yuvans ; il visite ensuite le barrage en construction sur la rivière de Siem-réap, puis la base de Marine du Phnom Krom.

MARDI 20

Hanoi. — S. E. Aoki, après avoir visité Hanoi, et reçu la colonie japonaise, assiste au dîner offert en son honneur par l'Amiral Decoux. Les toasts échangés soulignent la traditionnelle amitié franco-nippone, et la cordialité des relations actuelles entre les deux nations, dans la Sphère de Co-Prospérité de la Grande Asie Orientale. S. E. Aoki, en un geste d'une remarquable générosité, fait un don de 10.000 piastres pour les victimes des bombardements au Tonkin.

— Le capitaine de vaisseau Jouan fait, au Cercle Renaissance, une conférence très appréciée sur la Bataille du Skagerrak, ou du Jutland.

Thanh-hoa. — On apprend la mort de M. Hoang-van-Khai, président de la Chambre des Représentants du Peuple en Annam.

MERCREDI 21

Saigon. — S. E. Aoki est arrivé à Saigon.

Hoa-binh. — Le Résident Supérieur Haelewyn visite les haras de Cao-phong.

Thanh-hoa. — Un pêcheur de la région, attaqué par un grand tigre des marais, soutient contre lui un combat inégal avec le seul secours de la pique en bambou qui lui servait pour la pêche ; il meurt à l'hôpital des suites de ses blessures. Le tigre, cerné par les voisins accourus, est abattu par un chef de poste.

JEUDI 22

Hanoi. — L'Amiral Decoux reçoit S. A. Tiao Phetsarath, Tiao Maha Oupahat du Royaume de Luang-prabang.

— L'Amiral Decoux inaugure le premier restaurant Sports-Jeunesse.

VENDREDI 23

Hanoi. — L'Amiral Decoux reçoit S. E. le Consul général Ogawa.

Mont Bavi. — L'Amiral Decoux visite les travaux de la nouvelle station d'altitude du Mont Bavi.

Luang-prabang. — Un télégramme de Luang-prabang du 22 avril annonce que, le 15 avril, à l'occasion de la Nouvelle Année bouddhique, S. M. Sisavang Vong a reçu les vœux du Gouvernement français que lui a présentés le Commissaire du Gouvernement. Ensuite s'est déroulée en la pagode Vat Sisoeun la traditionnelle cérémonie bouddhique de prestation du Serment.

Les jours suivants ont été marqués par des prières et par des offices bouddhiques, et en particulier, par l'aspersion rituelle de S. M. le Roi, des dignitaires et des notables, ainsi que des simples habitants.

Toute cette période de fêtes, qui s'étend du 13 au 20 avril, a été marquée par l'accomplissement des rites et manifestations d'usage et ont, notamment débuté par les lâchers symboliques de poissons et d'oiseaux.

Hanoi. — L'Amiral Decoux reçoit S. E. Yokoyama, Conseiller auprès de la Mission Japonaise.

Hué. — Le commandant Ducoroy préside une importante manifestation sportive organisée par l'Association des Sports en Annam.

— En finale du Championnat cycliste de vitesse d'Indochine, Phuong (Cochinchine) bat Chanh (Cambodge) en deux manches et une belle.

En finale du Championnat de football scolaire, l'Annam bat Cochinchine, par 3 à 2.

Hanoi. — Le Gala Breton, organisé par l'Amicale des Bretons du Tonkin, connaît un plein succès.

LUNDI 26

Hanoi. — S. E. le Consul général Ogawa est parti pour Saigon, d'où il compte retourner en congé au Japon.

Du 1er au 15 mai 1943
Écoutez RADIO-SAIGON

Samedi 1er. — 12 h. 20 : Concert classique ; — 17 h. 35 : Chansons corses ; — 19 h. 45 : *Philippe Pétain, Maréchal de France ;* — 20 h. 15 : Symphonie sur un chant montagnard ; — 21 heures : Chanson du beau pays de France.

Dimanche 2. — 7 h. 50 : Leçon de culture physique ; — 12 h. 20 : Musique de danse ; — 17 h. 35 : Sélection de musique d'opérette ; — 19 h. 45 : *L'Art du bouquet moderne au Japon ;* — 20 h. 15 : *Le Barbier de Séville.*

Lundi 3. — 12 h. 20 : Musique variée ; — 17 h. 35 : Chansons ; — 19 h. 45 : Documents scientifiques ; — 20 h. 15 : La Semaine de Radio-Saigon ; — 20 h. 20 : Quelques bons disques ; — 21 h. 05 : Les disques que vous aimez ; — 21 h. 30 : Relai d'une émission spéciale de Radio-Tokyo.

Mardi 4. — 12 h. 20 : Chansons de Damia ; — 17 h. 35 : Musique de danse ; — 19 h. 45 : *Parlez-nous de votre métier ;* — 20 h. 15 : *Le Message du Jour ;* — 20 h. 25 : *M. Lê-van-Tuc, Mandarin de 5e classe en retraite et sa famille ;* — 20 h. 50 : Chansons de nos grand-mères.

N'oubliez pas que vous pouvez écouter les programmes français et annamite de Radio-Saigon sur 62 m. 37 ou 4.810 Kcs.

Mercredi 5. — 12 h. 20 : Musique variée ; — 17 h. 35 : Jeanne Aubert et Guy Berry ; — 19 h. 45 : Une histoire pour les enfants ; — 20 h. 15 : Concert classique ; — 20 h. 50 : Un quart d'heure de saxophone ; — 21 h. 10 : *La mort de l'Empereur.*

Jeudi 6. — 12 h. 15 : *La Minute des Jeunes ;* 12 h. 20 : Musique militaire ; — 17 h. 35 : Piano syncopé ; — 19 h. 45 : Chronique d'actualité ; — 20 h. 15 : Théâtre : *Le Club des Gangsters,* pièce de Lawrence Gross.

Vendredi 7. — Lyne Clevers ; — 17 h. 35 : Musique variée ; — 19 h. 45 : *Colline vous parle ;* — 20 h. 15 : *Le Message du Jour ;* — 20 h. 25 : *Le Coffret à Musique ;* — 21 heures : Les disques que vous aimez ; — 21 h. 15 : Chronique des livres.

N'oubliez pas que vous pouvez écouter des programmes français et annamite de Radio-Saigon sur 62 m. 37 ou 4.810 Kcs.

Samedi 8. — 12 h. 20 : Piano syncopé ; — 17 h. 35 : Musique militaire ; — 19 h. 45 : *A Dalat, cet été ;* — 20 h. 15 : *Un tour au Cabaret ;* — 21 h. 15 : En écoutant la « Voix de la France ».

Dimanche 9. — 7 h. 50 : Leçon de culture physique ; — 9 heures : Reportage du Rassemblement ; — 12 h. 20 : Concert classique ; — 17 h. 35 : Opérettes françaises ; — 19 h. 45 : Chronique d'actualité ; — 20 h. 15 : *Le Barbier de Séville ;* — 21 heures : Retransmission du *Mystère de Jeanne d'Arc.*

Lundi 10. — 12 h. 20 : Chants russes ; — 16 h. 35 : Emission spéciale à destination de Radio-Tokyo ; — 17 h. 35 : Musique légère ; — 19 h. 45 : Documents

A nos lecteurs

Nous avons joint à ce numéro, à votre intention, la belle conférence du R. P. Vacquier intitulée :

" JEUNES ELITES ".

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

scientifiques ; — 20 h. 15 : La Semaine de Radio-Saigon ; — 20 h. 20 : Quelques bons disques ; — 20 h. 50 : *Au fil des Ondes ;* — 21 h. 05 : Les disques que vous aimez.

Mardi 11. — 12 h. 20 : *Où sommes-nous ?* — 17 h. 35 : Musique de danse ; — 19 h. 45 : Causerie franco-annamite ; — 20 h. 15 : *Le Message du Jour ;* — 20 h. 25 : *A bord de l'Etoile Matutine ;* — 21 h. 05 : Les chanteurs de charme.

Mercredi 12. — 12 h. 20 : De belles voix d'hommes ; — 17 h. 35 : Musique militaire ; — 19 h. 45 : Pour les Enfants ; — 20 h. 15 : Chansons de Charles Trenet et de Jean Tranchant ; — 20 h. 40 : Concert par l'orchestre de chambre de Radio-Saigon.

N'oubliez pas que vous pouvez écouter des programmes français et annamite de Radio-Saigon sur 62 m. 37 ou 4.810 Kcs.

Jeudi 13. — 12 h. 20 : *La Minute des Jeunes ;* — 12 h. 20 : Musique militaire ; — 17 h. 35 : Chansons de Damia ; — 19 h. 45 : Chronique d'actualité ; — 20 h. 15 : Théâtre : *Tu ne m'échapperas jamais.*

Vendredi 14. — 12 h. 20 : Fantaisistes célèbres ; — 17 h. 35 : Concert de Musique variée ; — 19 h. 45 : La vie quotidienne annamite ; — 20 h. 15 : *Le Message du Jour ;* — 20 h. 25 : *Le Coffret à musique ;* — 21 heures : Les disques que vous aimez.

Samedi 15. — 12 h. 20 : Orgue de cinéma ; — 17 h. 35 : Musique gaie ; — 19 h. 45 : *Comment l'Ile de Beauté entra dans la Communauté française.* 20 h. 15 : *Un Tour au Cabaret ;* — 21 h. 15 : Des nouvelles de France.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

Philippe-Eugène, fils de M. Albert-Marcel Thibaut et de Mme, née Nguyên-thi-Chuyên (18 avril 1943).

Nicole, fille de M. Maurice-Jean Roché et de Mme, née Duong-thi-Tam (15 avril 1943).

Jean-Jacques, fils de M. et de Mme Jean Lergenmüller (16 avril 1943).

Marie-Pauline-Danielle, fille de M. Paul Marius Oculi Byron et de Mme, née Desbys (20 avril 1943).

Alain-Marcel-Léon-Noel, fils de de M. Lucien-Victor-David-François Rubé et de Mme, née Adèle-Marie Hervo (20 avril 1943).

François-Roger-Laurent, fils de M. Charle Casamatta et de Mme, née Ottavi (21 avril 1943).

Philippe-Léon-Georges, fils de M. Albert-André Didieijean et de Mme, née Gauthier (22 avril 1943).

Pierre-Jean-André, fils de M. Jean-Léon-Marie Girodroux et de Mme, née Claverin (24 avril 1943).

COCHINCHINE

Jeanne-Elisabeth, petite-fille de M. et de Mme Ruffra (27 mars 1943).

Catherine-Hélène, fille de M. et de Mme Jean Billottet (20 avril 1943).

Alice-Julienne-Françoise, fille de M. et de Mme Sinnassamy (20 avril 1943).

Hélène-Michèle, fille de M. et de Mme Michel Ivaschenko (20 avril 1943).

Marie-Noelle-Marthe-Jeanne, fille de M. et de Mme Pierre Oliver (22 avril 1943).

Elie-Cécille, fille de M. et de Mme Louis Adville (23 avril 1943).

CAMBODGE

Danielle, fille de M. et de Mme Jacques Marinet (2 avril 1943).

François, fils de M. et de Mme Biétrix (18 avril 1943).

FIANÇAILLES.

ANNAM

M. Ngo-dinh-Nhu avec Mlle Tran-le-Xuan.

TONKIN

M. Jean-François Bouveret avec Mlle Suzanne-Louise Alphonsine.

M. François Cléret avec Mlle Suzanne Gerbaud.

M. René-Henri Viala avec Mlle Marguerite Duvillier.

M. Gaston David avec Mlle Jeanne Bertaux.

M. Jean-Marie-Léon Thomay avec Mlle On-thi-Kiu.

M. Michel Lorion avec Mlle Denise.

DÉCÈS

COCHINCHINE

M. Philippe Remajon (18 avril 1943).

M. Henri-Charles Bastide (19 avril 1943).

M. Pierre Le-van-Trong (22 avril 1943).

Simone-Denise-Nicole, fille de M. et de Mme Robert Montessier (22 avril 1943).

Josiane-Renée-Michèle, fille de M. et de Mme Antoine Baudot (22 avril 1943).

Jeanne, fille de M. et de Mme Eugène Jaspard (22 avril 1943).

Camille-Omer, fils de M. et de Mme Lam-thanh-Phuong (23 avril 1943).



~ **H. Z. Saigon.** — Vous nous aviez posé, cher lecteur, une question à propos des mangeurs d'opium, question sur laquelle nous avons dû avouer notre ignorance. Un de nos lecteurs, qui connaît bien les montagnards khas, mèos et laotiens a eu l'amabilité de nous écrire à ce sujet, et nous l'en remercions bien vivement. Nous résumons sa lettre : le mangeur d'opium mange l'opium brut — et bien entendu de contrebande —, ceci par goût aussi bien que par économie. Mais pourquoi manger l'opium ? Voici la réponse :

Le fait de fumer est un luxe, et d'une certaine façon chez le Laotien, un snobisme réservé à une classe aisée.

Au contraire, le paysan pauvre préfère manger l'opium brut, « s'il fume, il aura liquidé en un jour ou deux toute sa provision et les jours suivants, restera à bâiller, les yeux larmoyants, à tirer la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

langue, à dormir. Il préfère donc manger son opium à petites doses « en boulettes de la grosseur d'un grain de poivre, ou d'un pois, et il le mâchonne malgré l'amertume effroyable de la drogue. Les jeunes mariés qui veulent satisfaire leur vice mais se cacher de leur femme, cachent la boulette dans l'ourlet de leur costume et rêvassent en mâchonnant hypocritement le coin de celui-ci. Il semble aussi que l'opium avalé ait une action plus immédiate, un « rendement » meilleur à quantité égale que l'opium fumé.

Nous espérons que notre informateur voudra bien, à l'occasion, nous communiquer ses observations sur les populations parmi lesquelles il vit depuis longtemps, et nous espérons aussi que son exemple sera suivi par beaucoup d'autres.

~ **H. T..., Hagiang.** — Le numéro part normalement dans la journée du vendredi. Celui du 8 aurait dû quitter Hanoi, le 9, mais l'alerte aérienne de ce jour a retardé la mise sous bande chez notre imprimeur et le numéro est parti le samedi. Cette alerte a eu d'autres conséquences regrettables. La carte de Tunisie que nous annoncions, n'a pas été encartée dans quelques numéros et nous réparons cette erreur en vous en envoyant une, sous pli distinct.

~ **H. M..., à Hanoi.** — Le riz monte, le riz monte ! Eh oui, cher lecteur, nous le savons. Mais qu'y pouvons-nous ? Nous vous donnons l'assurance que la dernière augmentation d'« Indochine » n'a eu aucun effet sur les cours.

~ **N. V. T..., à Thanh-hoa.** — Nous vous confirmons que notre appel à la collaboration de tous ne se limite pas aux articles : les dessins et les photographies nous intéressent également. Envoyez-nous vos croquis et vos photographies ; vous nous encouragerez et vous nous aiderez à donner une image diversifiée de ce pays. Tous les documents qui nous parviennent et qui sont retenus, sont publiés sous la signature de leur auteur et contre rémunération.

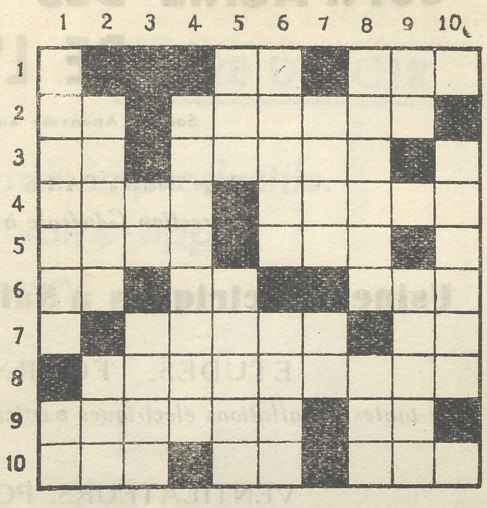
~ **N. V. H..., à Bac-ninh.** — Nous vous confirmons la réponse faite supra à H. M..., à Hanoi : nous ne sommes pour rien dans la hausse du prix du riz.

La seule mesure que nous puissions suggérer serait d'abonner obligatoirement à « Indochine » les 9 millions de paysans annamites du Tonkin. Ils seraient obligés, pour se mettre en règle avec notre trésorier, de se procurer chacun dix-huit piastres et pour ce, de vendre un peu de paddy. Ainsi serait évitée, dans une certaine mesure, la « surconsommation » chère à notre ami l'économiste.

MOTS CROISÉS N° 109

Horizontalement.

1. — Possessif — Pour traverser.
2. — Pronom — Médecin.
3. — Préfixe — Dupe d'un intrigant.
4. — Nombre des unités monétaires qui se trouvaient dans la poche d'un globe-trotter célèbre — Fraîche en janvier.
5. — Commune de l'Ariège — Entrée dans le monde.
6. — Un des noms de la femme de Saturne — Initiales d'un des plus remarquables représentants du transformisme en France — A cinq heures.



7. — Plus fréquentée l'été — Personnages vagues.
8. — Amoureux classique.
9. — Poète prétentieux du répertoire — Initiales des deux noms d'un philosophe français.
10. — Ordre des cérémonies — Pronom — Exclamation de tristesse.

Verticalement.

1. — Bois pour fabriquer des malles — Métal d'une forte densité.
2. — Magistrat — Bruit aigu.
3. — Mot fréquemment employé dans les notices biographiques — Veut dire trame en anglais.
4. — Tapissier qui a donné son nom à une fontaine de Paris.
5. — Sans danger — Cantatrice.
6. — Bon client des pharmaciens — Celte.
7. — Connu sur les bords du Rhône — Pronom.
8. — Chirurgien français — Fraude.
9. — Meurt en décembre — Ballon qui a donné son nom à un livre du XIXe siècle.
10. — Visiteuse nocturne.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 108

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	F	R	O	C	■	E	N	C	R	I	E	R
2	A	I	■	L	■	N	■	R	U	■	■	U
3	R	E	D	O	N	■	S	A	N	C	H	E
4	I	■	U	■	A	R	A	S	E	E	■	■
5	D	■	O	R	G	A	N	E	■	R	U	A
6	O	R	D	■	E	■	C	■	■	V	■	R
7	N	■	E	L	U	■	H	■	R	A	A	B
8	D	■	N	E	S	T	O	R	■	N	■	U
9	A	M	U	S	E	E	■	E	S	T	E	S
10	I	■	M	■	S	T	O	P	■	E	S	T
11	N	E	■	E	■	E	S	S	E	S	■	E
12	E	G	A	L	I	S	A	■	L	■	O	■
13	■	O	R	A	N	■	S	T	U	P	R	E

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).

Imprimerie G. Taupin et Cie — *Le gérant :* TRUONG-CONG-DINH.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

Société Anonyme au Capital de 95.000.000 de francs

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques.

VENTILATEURS PORTATIFS ET DE PLAFOND
MOTEURS ET DYNAMOS POUR TOUS USAGES

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, Avenue d'Iéna, PARIS

Inspection : 69, Bd Francis-Garnier, HANOI

Toutes les applications de l'électricité :

ÉCLAIRAGE — CHAUFFAGE — VENTILATION
FORCE MOTRICE

Étude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

DEVIS GRATUIT SUR SIMPLE DEMANDE

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs.
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

▼

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50
remboursables
au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 $ 50
remboursables
au gré du porteur

au pair	à	TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à	SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à	NEUF MOIS	de date
à 102 $	à	UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50 - 100 - 1.000 - 10.000 et 100.000 piastres.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Imprimerie
TAUPIN & Cie

8-10-12 RUE DUVILLIER - HANOI

LE BUREAU EST OUVERT :
LE MATIN :
de 7h. à 11h.30
L'APRÈS-MIDI :
de 13h.30 à 18h.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques